UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01650816 0

Saurin, Bernard Joseph
Épîtres sur la
vieillesse et sur la
vérité

PQ
2066
S4E6
1772
c.1
ROBA

ÉPITRES
SUR LA VIEILLESSE
ET SUR LA VÉRITÉ:

SUIVIES

DE QUELQUES PIECES FUGITIVES EN VERS,

Et d'une Comédie nouvelle en Proſe & en un Acte,

QUI A POUR TITRE:

LE MARIAGE DE JULIE;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoiſe.

Le prix eſt de 30 ſols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXII.

1967

ÉPITRE

SUR LES MALHEURS ATTACHÉS A LA VIEILLESSE.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

DE nos vœux imprudens nous fatiguons les Cieux :
Tout mortel leur demande une longue carriere ;
Mais quand Priam, au char d'Achille furieux,
Vit Hector, tout sanglant, traîné sur la pouſſiere,
De leurs triſtes préſens il accuſa les Dieux.
Semblançai, ce Vieillard, qu'un Roi nommoit ſon pere,
Et qui ſur l'échaffaud porta ſes cheveux blancs,
Se plaignit d'avoir vu trop long-temps la lumiere.
Mais, ſans parler de ceux qu'au déclin de leurs ans
Le Deſtin accabla de revers éclatans,
Voyez, cher Ariſton, la Vieilleſſe plaintive,
Sur un bâton noueux courbant ſes foibles reins ;
Le Temps qui ſur ſa tête amaſſa les chagrins,
Hâte vers le tombeau ſa démarche tardive.
Ses goûts ſont émouſſés, ſes deſirs ſont éteints :
Loin d'elle a déſerté la flatteuſe Eſpérance,
Emportant les plaiſirs, & de maux trop certains
Lui laiſſant l'inutile & triſte prévoyance.

A ſes yeux obſcurcis le Ciel paroît chargé,
L'aſtre du jour en deuil, la nature en ſouffrance;
Et du monde vieilli pleurant la décadence,
Elle croit que tout change, & ſeule elle a changé:
Ainſi, d'après nos ſens, la mobile apparence
Nous offre les objets ſous des aſpects divers;
Et chaque âge, en effet, voit un autre Univers.
Que tout ſemble riant au matin de la vie!
Des rayons de l'eſpoir la nature embellie
Répand un jour ſi pur! Son éclat eſt ſi frais!
La jeuneſſe ne voit que des Êtres parfaits:
Tout homme eſt un ami, toute femme eſt ſincère,
Tout Poète eſt divin, & ſur-tout point jaloux;
Mais, par l'expérience éclairés malgré nous,
Que nous perdons bien-tôt cette illuſion chère!
La Défiance vient, conduite par le Temps,
Monſtre aux pas incertains, à l'œil fixe, au teint blême,
Qui mêle un noir poiſon aux plus doux ſentimens,
Et verſe dans nos cœurs, avec le froid des ans,
Le dégoût des humains & l'ennui de ſoi-même.
Dans cet état cruel, les plus infortunés
Sont ceux qu'à de longs jours le Ciel a condamnés.
Je ſais, cher Ariſton, que l'Orateur de Rome,
Qui réunit en lui Démoſthène & Platon,
Qui ſut parler, écrire & mourir en grand homme,
Dans un de ſes écrits introduiſant Caton,
Offre de la vieilleſſe une plus douce image.
Qu'importe (fait-il dire, à ce grand Perſonnage)
Qu'importe, mes Amis, que la Fille du Temps
Ait de ſon doigt d'airain ſillonné mon viſage,
Rendu mon corps débile & mes genoux tremblans?
La raiſon ſe mûrit ſous les rides de l'âge;

Et l'eſprit, affranchi du tumulte des ſens,
Goûte ce calme heureux, la volupté du Sage.
Sans trop apprécier ce ſuperbe langage,
Je veux bien avouer qu'il fut dans tous les temps
Quelques mortels choiſis, dont la mâle vieilleſſe
Sut cultiver en paix les fruits de la ſageſſe;
Nous en connoiſſons un, qui, ſublime & touchant,
De la pourpre du Pinde embellit ſon couchant;
Dociles, à ſa voix, tous les Arts l'environnent;
Et, ſe jouant encore avec ſes cheveux blancs,
Les Graces à l'envi, les Muſes le couronnent.
Tel fut Anacréon, tel Sophocle à cent ans.
Mais d'un bonheur ſi rare il eſt peu de modeles;
Les Muſes, trop ſouvent, ſont de l'humeur des Belles,
Et gardent leurs faveurs pour de jeunes Amans.
Il eſt un plus grand mal, des vieux ans le partage:
On perd tous les objets que l'on avoit chéris.
O vous qui de Neſtor enviez le grand âge,
Songez que l'on n'obtient de longs jours qu'à ce prix.
Telle qu'on voit en bute aux foudres de la guerre,
Une troupe en ſilence attendre ſon deſtin;
Bellone en frémiſſant fait mugir ſon tonnerre,
Et, vomiſſant la mort par cent bouches d'airain,
De cadavres fumans enſanglante la terre;
Dans les rangs éclaircis & rapprochés ſoudain,
De momens en momens on entend crier, *ſerre*:
Tel eſt le triſte ſort des mortels ici-bas,
Mille effroyables maux aſſiégent tous leurs pas,
Et, planant ſur leur tête, Atropos en furie
Ne ceſſe de lancer les flèches du trépas:
Chaque inſtant voit tomber une épouſe chérie,
Un fils, l'unique eſpoir de ſes triſtes parens,

L'ami qui nous aidoit à ſupporter la vie ;
Et ſans ceſſe entourés de morts & de mourans,
D'une lugubre voix la nature nous crie,
Serre : ſerre, dit-elle, au Vieillard déſolé,
Qui le dernier des ſiens, hors des rangs iſolé,
Aux autres importun, à ſoi-même inutile,
Hait le jour, & demande à la tombe un aſyle :
Ah ! s'il faut voir briſer ſes plus tendres liens,
Si ce n'eſt qu'en paſſant ſur la cendre des ſiens
Que l'homme, un peu plus tard, rentre dans la pouſſiere,
Je te conjure, ô Ciel ! d'abréger ma carriere :
Déja pour la douleur, je n'ai que trop vécu.
O quel illuſtre appui, quel ami j'ai perdu !
Trudaine, homme d'État, Citoyen & vrai Sage,
L'infléxible équité, l'ordre fut ton partage,
Ton eſprit lumineux éclairoit tes vertus :
Des tréſors du Public plus que des tiens avare,
Tu donnois à ton ſiècle un exemple bien rare,
Il te méritoit peu : mais, hélas ! tu n'es plus !
Ma Muſe, je le ſais, ne peut rien pour ta gloire ;
Mais dans ces foibles vers arroſés de mes pleurs,
Sur ta tombe permets que je jette des fleurs :
Tes bienfaits, tes bontés vivent dans ma mémoire.
O Trudaine ! l'État te retrouve en ton fils ;
Mais, qui pourra jamais conſoler tes amis ?

ÉPITRE
SUR LA VÉRITÉ.

OUI, l'homme, foible & vain, épris du merveilleux,
Nourrit de fictions ſon orgueil & ſes vœux.
Loin du triſte ſéjour des humaines miſères,
Il aime à s'égarer au pays des chimères;
La douce illuſion de ce monde enchanté
Conſole les ennuis de la réalité,
Et de ſonges flatteurs entremêle & varie
L'uniforme tableau des ſcènes de la vie.
Ici-bas, en effet, s'il eſt quelque bonheur,
On diroit que le Ciel le fonda ſur l'erreur,
Lorſqu'au préſent fatal à toute notre eſpece,
Il joignit l'eſpérance, agréable traîtreſſe,
Qui prête à l'avenir ſon magique pinceau,
Et nous ſourit encor, ſur le bord du tombeau.
Loin de nous, Ariſton, cette vaine penſée:
De toutes les erreurs c'eſt la plus inſenſée,
C'eſt la plus dangereuſe. Auguſte Vérité,
Du foible & du méchant ton flambeau redouté,
De l'Homme vertueux, dirige la carriere,
D'un pas tranquile & ſûr il marche à ta lumiere:
Tout le reſte égaré dans la nuit de l'erreur,
Y pourſuit à tâtons un fantôme trompeur,
Un ſonge qui s'enfuit au moment qu'on l'embraſſe.
L'Erreur nuit & nous plaît, la Vérité nous glace;
Mais ſon aſpect, ſur-tout, épouvante les Grands:

De tous ces Dieux mortels qu'on enivre d'encens,
Et qu'il faut ménager même alors qu'on les flatte,
Sa voix bleſſe aiſément l'oreille délicate :
Quelques Princes, pourtant, l'ont admiſe à leur Cour :
Titus, dont les bienfaits craignoient de perdre un jour,
Le vertueux Trajan, Marc-Aurele, Sévere,
Ce Louis que du peuple on a nommé le pere,
Le grand, le bon Henri, qui, gravé dans nos cœurs,
Nous attendrit encore, & fait couler nos pleurs,
Tous ces Princes, du monde & l'amour & l'exemple,
Aimoient la Vérité ; leur Palais fut ſon Temple,
Mais Tibere, Néron, monſtres ſouillés d'horreurs,
Ne furent entourés que d'affreux délateurs :
Malheur à l'Écrivain dont la plume hardie
Oſoit, en retraçant les maux de ſa patrie,
Du dernier des Romains célébrer les vertus ;
Les Tyrans pâliſſoient au ſeul nom de Brutus,
La Vérité loin d'eux gémiſſoit en ſilence.
C'eſt aujourd'hui, ſon ſort au Mogol, à Byſance.
Tel que cet animal cruel & malfaiſant,
Qui cache, à l'œil du jour, ſon repaire ſanglant,
Et lorſqu'un voile obſcur dans les airs ſe déploie,
Surprend, ſaiſit dans l'ombre, & déchire ſa proie :
Tel eſt un fier Sultan, dans ſon triſte Palais :
Le jour des vérités n'y pénètre jamais.
Inacceſſible à tous, ſur un Trône inviſible
Qu'entoure une Milice à lui-même terrible,
Par le glaive régnant, par le glaive détruit,
Des préjugés, ſans ceſſe, il épaiſſit la nuit ;
Du fond de ſon ſérail, ce ſuperbe imbécile
Regarde ſes Sujets comme un troupeau ſervile,
Né pour vivre & mourir un bandeau ſur les yeux.

O climats vainement favorisés des Cieux !
La Grece des beaux-Arts, autrefois, la Patrie,
Le Nil, ancien berceau de la Philosophie,
Languissent aujourd'hui sans gloire & sans vertus :
Que ces Peuples fameux, sous le joug abbattus,
Sont loin de retracer ces Héros & ces Sages
L'éternel entretien & la gloire des âges !
Du Despotisme affreux, tels ont été les fruits.
O vous, qui de vos droits, qui des nôtres instruits,
Gouvernez par l'amour des ames généreuses,
Souverains adorés de Nations heureuses,
Vous savez que la crainte asservissant l'État,
Rend toujours le Tyran l'esclave du soldat.
Du bonheur des Humains sacrés dépositaires,
Gardez-vous d'avilir ceux dont vous êtes pères.
Soutenu par l'Amour & par la Vérité,
Le Trône en est plus saint, il est plus respecté ;
O Rois ! la bonté même a besoin qu'on l'éclaire :
Que la Vérité donc à jamais vous soit chère ;
Rois préférez la voix, à celle des flatteurs,
Qui plaisent à l'oreille, & corrompent les cœurs :
Osez encourager son libre & pur hommage.
Elle est fille des Dieux, vous êtes leur image :
Machiavel dira, que pour les Souverains,
L'art de régner est l'art de tromper les Humains.
Non : l'erreur n'est jamais un fondement durable :
Sur la base du vrai, qui seul est immuable,
Auprès de la Vertu le Ciel mit le bonheur :
Le Temps détruit bientôt ce qu'a bâti l'Erreur :
Sa main sourde, sans cesse, en sappe l'édifice :
Tout ce qu'ont élevé la fraude & l'artifice,
S'écroule ; mais debout, sur les débris du tems,

La colonne du vrai s'affermit par les ans.
Sur elle des Humains que le bonheur se fonde :
L'erreur a, trop long temps, fait les malheurs du Monde.
Descends, ô Vérité, fais luire un jour nouveau,
Et que, pour les Esprits, ton céleste flambeau
Soit ce qu'est pour les Corps, l'Astre qui nous éclaire.
Que l'Erreur disparoisse à ta vive lumière,
Ainsi qu'avec la nuit, & sa sinistre cour,
Disparaît un vain spectre aux premiers traits du jour.
Du Fanatique absurde éteins l'aveugle rage,
Confonds l'Audace impie & l'orgueil du faux Sage,
Marque où doit s'arrêter notre foible raison,
Qui souvent te combat en usurpant ton nom;
Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être
D'oser de la Nature interroger le Maître;
Dis qu'on doit respecter ces sentimens si doux,
Que le temps développe & fait croître avec nous,
Les droits sacrés du sang, l'Amitié, la Patrie,
Et dans le fond des cœurs la Pitié qui nous crie :
Aide les Malheureux. Né, comme eux, pour souffrir
Tout mortel est leur frère, & doit les secourir:
Ah! ne combattons point par d'odieux systêmes
L'amour d'autrui, fondé sur l'amour de nous-mêmes:
Hobbes, qui, des Humains, fait des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & soutient les tyrans,
A-t-il peint l'homme? Non: Hobbes le défigure,
A tous ses argumens opposons la Nature;
Lorsque l'enfant, sorti du sein qui l'a porté,
Foible, &, par la douleur, de toutes parts heurté,
Mêle au cri du besoin les pleurs de l'impuissance,
Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours;

Mais éprouvant d'abord les plus tendres ſecours,
Bientôt, avec plaiſir, preſſant une mammelle,
Il ſoulage ſa mère, & ſoulagé par elle,
En commençant de vivre, il commence d'aimer.
Ce lien mutuel qui vient de ſe former,
Tout l'accroit chaque jour & tout le fortifie :
Des êtres que le Ciel a doués de la vie,
L'homme, en ſon premier âge, eſt le plus dépendant,
Le plus foible de tous, le plus long-temps enfant;
Tendre objet de nos ſoins aſſidus & durables,
Ce ſont ſes bienfaiteurs qu'il voit dans ſes ſemblables.
C'eſt pour ſon propre bien qu'il fut ainſi formé,
Qui n'aime que ſoi ſeul, de ſoi ſeul eſt aimé :
Eh ! qui voudroit du jour, ſi quelque main chérie
N'aidoit à ſupporter le fardeau de la vie ?
C'eſt en le partageant qu'on goûte le bonheur.
Malheur à qui ne ſent que ſa propre douleur !
Il vit dans un déſert : jamais, d'un cœur aride,
La foule des Plaiſirs n'a pu remplir le vuide.
L'homme a, pour être heureux, beſoin de ſentimens,
Et les jours ſont bien longs pour qui n'a que des ſens :
Ils ſont courts pour celui qui ſait aimer, qui penſe,
Et qui, lorſque Morphée amène le ſilence,
Veille pour les Humains & pour la Vérité.
Qu'il prenne en main ſes droits, ceux de l'Humanité ;
Mais qu'il n'ignore pas que, ſur-tout, il faut plaire.
L'homme peut, à ce prix, permettre qu'on l'éclaire.
Eſope chez les Grecs, dans les Indes *Locman*,
Phédre à Rome, chez nous ce Poète charmant,
La Fontaine, de loin paſſant tous ſes modeles,
Par les Graces nourri, ſimple & ſans fard comme elles ;
Nivernois, dont les vers ſont la leçon des Rois,

Naif avec fineſſe, & piquant dans ſes choix ;
Tous ont connu que l'homme eſt enfant à tout âge,
Qu'à ſes yeux, pour l'inſtruire, il faut cacher le Sage ;
Qu'avec art aux Humains offrant la Vérité,
On doit, de fictions, couvrir ſa nudité,
Et, tempérant l'éclat de ſa vive lumière,
Suſpendre un voile entre elle & leur foible paupière.
Vous donc, qui prétendez, remplis de ſon amour,
Dans la nuit qui la couvre introduire le jour ;
Prêtez des ornemens à ſa beauté ſévère,
Sachez la rendre aimable, afin qu'on la révère :
Et ſi parmi les biens vous comptez le repos,
Reſpectez les Puiſſans, & ménagez les ſots.

ÉPITRE *

D'HÉLOÏSE A ABAILARD,

IMITÉE DE POPE.

SAINT asyle où, du monde abjurant les attraits,
Mon cœur crut retrouver l'innocence & la paix;
Thébaide profonde, où l'ame détrompée,
Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits.
Que d'un soin différent mon ame est occupée!....
Cher & fatal Amant cette Lettre est de toi,
Cette Lettre... Ma bouche y vole malgré moi:
Pardonne, Dieu jaloux, Abailard l'a tracée,
C'est son nom que j'y baise en l'arrosant de pleurs:
O mon cher Abailard, j'y lis tous nos malheurs!
Mes larmes l'ont déja presque toute effacée:
O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus!
Momens délicieux, & pour jamais perdus,
Où l'Amour dans tes bras... J'en fis mon Dieu suprême,
Pour toi j'oubliai tout, tout jusques au Ciel même,
Ce Ciel que je perdois, je le trouvois en toi.
On vouloit que l'Hymen nous soumît à sa loi;
L'Amour, à son aspect développant ses aîles,

* Cette Piece & quelques autres des suivantes ont paru déja: l'Auteur les a fort retouchées.

Eut bien-tôt loin de nous emporté ſes faveurs :
Ah ! qu'à jamais, diſois-je, il regne ſur nos cœurs ;
Hymen, ton joug eſt dur, tes chaînes ſont cruelles,
Porte ailleurs tes tréſors, tes titres, tes grandeurs ;
Aliment des cœurs froids, ſoutien des ames vaines,
Valent-ils des Amans les plaiſirs & les peines ?
Non : l'Univers entier diſparoît à leurs yeux,
Habitans de la terre, ils jouiſſent des Cieux.
Bonheur, hélas ! trop court ! ſouvenir qui me tue !
Dieu ! quel ſpectacle s'offre à mon ame éperdue ?
Abailard, nud, ſanglant.... Arrêtez, inhumains,
Si ſon crime eſt d'aimer, je ſuis la plus coupable,
Tournez ſur moi ce fer.... Hélas ! mes cris ſont vains,
C'en eſt fait.... O douleur ! ô perte irréparable !
Malheureuſe Héloïſe ! Abailard eſt vivant,
Il n'eſt point infidele, & tu n'as plus d'amant.
A des tourmens ſans fin, je me vis condamnée :
Tu devins mon tyran en perdant ton amour ;
Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour,
Ce jour où, par toi-même à l'Autel entraînée,
Victime d'un amour impuiſſant & jaloux,
Le cœur rempli de toi, je pris Dieu pour Époux :
Ma main porta le voile à mes lèvres tremblantes,
Du flambeau ſur l'Autel je vis le jour pâlir,
Le Temple s'ébranla : ſous ſes voûtes croulantes
Je crus le Ciel vengeur prêt à m'enſevelir :
Au Dieu de vérité ma bouche oſoit mentir.
Moi ſon épouſe ! Hélas ! c'eſt ainſi qu'on me nomme !
Malheureuſe ! Ah ! tu n'es que l'eſclave d'un homme :
Tu vins bientôt après m'apporter tes adieux ;
Tu me quittois, & moi, ſeule avec ton image,
Seule avec mes regrets, je reſtai dans ces lieux,

Dont l'aſpect effrayant, dont le ſite ſauvage
Plaiſoit à ma douleur en attriſtant mes yeux.
D'effroyables rochers, pendans ſur un abîme,
Des pins & des Cyprés qui couronnent leur cîme,
Un torrent, à grand bruit, roulant du haut des monts,
Et mêlant le fracas de ſon onde écumante
Au ſourd mugiſſement des ſombres Aquilons,
Voilà quel eſt l'aſyle où gémit ton amante :
La Piété, dit-on, y trouve le bonheur ;
C'eſt-là que des Humains elle fuit les approches.
Hélas ! je n'ai trouvé dans ces lieux que l'horreur,
Que l'affreux Déſeſpoir aſſis entre ces roches,
De l'abîme à ſes pieds meſurant la hauteur.
Tu vois mon ſort, tu vois qu'Héloïſe éperdue,
Loin de toi ſe conſume en t'appellant en vain ;
Ne ſois point ſans pitié, rends-lui du moins ta vue ;
Viens, qu'Abailard encor repoſe dans mon ſein ;
Viens, que ma bouche encor, ſur ta bouche adorée,
Retrouve ce poiſon dont je fus enivrée ;
Preſſe-moi ſur ton cœur, ſerre-moi dans tes bras,
Trompe enfin mes deſirs, ſi tu ne les ſens pas ;
Laiſſe le ſoin du reſte à mon ame égarée.
Que dis-je ? Ah ! viens plutôt me déſiller les yeux,
Viens remettre mes pas dans la route des Cieux ;
Viens apprendre à mon cœur, trop plein de ce qu'il aime,
A renoncer au monde.... &, ſur-tout, à toi-même :
Qui t'arrête ? L'Amour eſt pour toi ſans flambeau :
Que crains-tu près de moi ? Quel péril te menace ?
La vigne, en s'attachant au bois mort qu'elle embraſſe,
Fait-elle reverdir ce ſtérile rameau ?
Ta foibleſſe eſt ta force, & la victoire eſt ſûre ;
Grace, en toi, n'a point à dompter la Nature ;

Le repos de ton cœur eſt trop bien affermi :
Viens-donc, ô mon époux, mon pere, mon ami....
Inſenſée ! A quels vœux j'abandonne mon ame !
Si ton image ſeule y nourrit tant de flâme,
Si cette Lettre y jette un ſi grand trouble, hélas !
Que feroit ta préſence ? ... Ah ! ne m'écoute pas,
Prive-moi pour jamais d'une ſi chère vûe.
Pour jamais ! ... Quoi ! toujours incertaine en mes vœux,
Sans ceſſe, de remords, de deſirs combattue,
Ne pourrai-je, du moins, ſavoir ce que je veux ?
O mille fois heureuſe une Vierge ſacrée,
Lorſqu'ignorant le monde, & du monde ignorée,
Conduite par la Grace en cet aſyle obſcur,
Elle préſente à Dieu l'offrande d'un cœur pur !
De ſoins, qui lui ſont chers, tout le jour occupée,
Sa paupière, la nuit, de pleurs n'eſt point trempée :
La vapeur du ſommeil y coule ſans effort,
Ses ſonges ne ſont point les enfans du Remord,
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques ;
Et, quand ſon ſacrifice eſt enfin conſommé,
Elle voit s'entr'ouvrir les céleſtes portiques,
Et vole dans le ſein d'un époux bien aimé :
Mais d'un profane amour, moi qui, triſte victime,
Eus, pour vocation, l'impuiſſance du crime ;
Moi, qu'avec ton image, un Dieu vengeur pourſuit,
Jouet d'un vain deſir, en proie à mille allarmes,
J'appelle vainement le ſommeil qui me fuit,
Aux pieds du crucifix, que je baigne de larmes,
Je lui demande, en vain, de m'arracher à toi,
Je te trouve toujours entre le Ciel & moi.....
Qu'entends-je ? Quelle voix ?... On m'appelle... Héloïſe !
Qui prononce mon nom dans ces lieux où tout dort ?

Une

Une autrefois, déja, dans mon ame ſurpriſe,
Cette voix a porté les accens de la Mort.
J'errois, pendant la nuit, ſous ces voûtes funèbres,
Où, mêlant un jour pâle à d'affreuſes ténèbres,
La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux :
Dans ce muet ſéjour de la froide épouvante,
Je conjurois la Mort de terminer mes maux :
J'embraſſois une tombe, il en ſortit ces mots :
» Viens, chère & triſte ſœur ; viens, malheureuſe amante ;
» Tes vœux ſont exaucés, & ta place eſt ici ;
» Tu ne nourriras plus un dévorant ſouci.
» C'eſt ſous ces marbres froids que le repos habite.
» Jadis, le cœur en proie au trouble qui t'agite,
» Je n'ai trouvé la paix qu'en ce ſombre ſéjour :
» Un long ſilence y règne & fait taire les plaintes,
» La Superſtition y dépoſe ſes craintes ;
» Car ce Dieu qu'on nous peint terrible & ſans retour,
» Plus indulgent que l'homme, & Juge moins ſévere,
» Pardonne à la foibleſſe, & ne punit qu'en pere.
Je viens, ma ſœur, je viens, j'obéis à ta voix :
Et toi, cher Abailard, pour la derniere fois,
Viens voir ton Héloïſe, & recevoir ſon ame ;
Contemple ſans danger cet objet de ta flâme,
Sous la main de la Mort vois ſes traits ſe flétrir,
Enſeigne à ton Amante, apprends d'elle à mourir.
Vois de ſon teint, déja, les couleurs effacées ;
Ses yeux d'ombres couverts, & ſes lèvres glacées...
O Mort, terrible Mort ! par toi ſeule éclairé,
L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
Jouet des paſſions, par elles égaré,
Leur voile eſt ſur ſes yeux, ton bras puiſſant l'arrache.
De nos vœux inſenſés, hélas ! quels ſont les fruits ?

Après de courts plaiſirs & de trop longs ennuis ;
Un ſommeil éternel ferme notre paupiere ;
Nos vains projets & nous, tout rentre en la pouſſiere.
Que de tes jours le Ciel protége le flambeau ;
Mais lorſqu'ils s'éteindront, que le même tombeau
Réuniſſe Abailard avec ſon Héloïſe.
Qu'on y grave nos noms : il ſuffit qu'on les liſe.
Si, dans ces triſtes lieux, par l'amour amenés,
Quelques Amans un jour y viſitent nos cendres,
Courbés ſur notre marbre & les fronts inclinés :
Ah ! diront-ils, baignés des larmes les plus tendres,
Puſſions-nous, en aimant, être plus fortunés !

ÉPITRE

A MONSIEUR COLLÉ,

Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans.

Scriptorum chorus omnis amat nemus & fugit urbes.

DEs vulgaires humains que la foule imbécile
Au joug des préjugés soumette un front docile ;
Que, jouets éternels de l'erreur & des Grands,
Peu frappés des vertus, éblouis par les rangs,
Ils érigent en Dieux les Tyrans de la terre ;
Un Roi juste, sans doute, a droit à notre encens :
Mais ces monstres toujours armés de leur tonnerre,
Qui pour droit ont la force & pour loi l'intérêt,
Le Sage les mépriſe, obéit & se taît.
Je sais, mon cher Collé, qu'instruit à son école,
Du vain dehors des Grands ton œil est peu charmé :
Où l'on croit voir un Dieu, tu ne vois qu'une idole,
Une pierre insensible, un bois inanimé,
Qui, sous la pourpre & l'or d'un ornement frivole,
Cache l'insecte vil dont il est consumé.
Dégagé, comme toi, d'une erreur trop commune,
Je ne m'éblouis point à leur trompeur éclat :
Qu'un autre aille grossir une foule importune,
Vil flatteur d'un illustre fat ;
Qu'il trouve le dédain en cherchant la fortune ;
L'indépendance est mon trésor.
Croit-on que, sur un monceau d'or,

Au Palais de Plutus le bonheur ait ſon tróne ;
Ou qu'aſſis ſous le dais d'un deſcendant d'Hector,
La pompe des Rois l'environne ?
Non : enfant de la vanité,
L'ennui, compagnon de la gêne,
Habite avec la dignité :
Rarement l'Opulence hébergea la Gaité ;
Mais au tonneau de Diogene
On la trouva ſouvent avec la Liberté.
Des grandeurs ſuperbes eſclaves,
Et vous de la Fortune inſolens favoris,
Non, non, n'eſpérez pas ſous vos riches lambris,
Donner au Bonheur des entraves ;
Il fuit de vos Palais où volent les ſoucis,
Et, couronné de myrthe en un ſéjour champêtre,
Il va s'aſſeoir au pied d'un hêtre
Entre Philémon & Baucis.
Borné, comme eux, au ſimple néceſſaire,
Dans un réduit aux Muſes conſacré,
Je vis content : mon bonheur ignoré
N'inſulte point la publique miſere.
Quand de l'Aſtre éclatant par le Guèbre adoré,
Les Aquilons fougueux ont obſcurci la face ;
Quand ſon char, plus oblique, effleure nos climats,
Et, briſant ſes rayons dans des priſmes de glace,
Réfléchit un jour pâle à travers les frimats ;
D'une cité nombreuſe habitant ſolitaire,
Loin des ſots de tout caractere,
Des importans de tous états,
D'un ſtudieux loiſir je goûte les appas :
Je médite, je prends un livre,
Mon eſprit cherche à ſe nourrir,

Dans Horace j'apprends à vivre ;
Sénéque m'apprend à mourir.
Mes livres ſont pour moi d'agréables demeures ;
Où je cueille différens fruits ;
C'eſt ainſi des hivers que j'abrége les nuits,
Les beaux Arts chaſſent les ennuis,
Et l'étude charme les heures.
Mais ſi-tôt que la terre a ramolli ſon ſein,
Et qu'avec les Zéphirs un bourdonnant eſſain
Oſe quitter ſa ruche & revoir les campagnes,
Je quitte auſſi la mienne, &, revolant aux champs ;
Avec les Muſes mes compagnes,
Je me plais à fouler les tapis du printemps.
Ah ! quand du triſte hyver l'uniforme livrée
A long-temps de la terre effacé les couleurs,
Que l'œil aime à la voir, nouvellement parée,
Étaler ſa robe de fleurs !
Ah ! que, ſi long-temps déchirée
Du ſifflet aigu de Borée,
L'oreille entend avec plaiſir
Le doux murmure du Zéphir !
Sous ſes ailes, bien-tôt, tout s'empreſſe d'éclore ;
Le plus doux des parfums s'exhale dans les airs,
Et la ſcene de l'Univers
S'embellit chaque jour pour s'embellir encore :
Tout brille d'un éclat nouveau ;
L'Amour a, cependant, ſecoué ſon flambeau.
Vénus, du haut des airs, déployant ſa ceinture,
A tout ce qui reſpire a donné le ſignal,
Et tout ce vaſte globe eſt un lit nuptial,
Où ſous les eaux, dans l'air, aux bois, ſur la verdure ;
En écaille, en plume, en fourrure,

Tous les êtres divers, impatiens d'aimer,
Sont employés à conſommer
Le grand œuvre de la nature.
Charme de tous les cœurs, Ame de l'Univers,
C'eſt toi que, ſous des noms divers,
O puiſſante Vénus, le monde entier adore!
Déeſſe du plaiſir, à qui tout doit le jour,
Si tout eſt embelli par Flore,
Tout eſt heureux par toi, tu fais régner l'Amour.
Que cette ſaiſon fortunée,
Malgré ſes défauts, a d'appas!
C'eſt la jeuneſſe de l'année.
Eh! que ne pardonne-t-on pas
Aux graces dont elle eſt ornée?
Je mets à profit ces beaux jours
Dont l'Aſtre des ſaiſons, dans ſa brillante orbite,
Emporte & ramene le cours.
Le temps emporte, hélas! les nôtres bien plus vîte,
Et les emporte pour toujours.
Mais de la moiſſon qui ſe dore,
Cérès courbe déja les épis ondoyans,
Phébus darde ſur nous ſes feux les plus ardens;
Aux chaleurs d'un jour qui dévore,
Succede une brûlante nuit;
Et, laſſé de chercher le ſommeil qui me fuit,
Sur un côteau voiſin je devance l'Aurore.
Bien-tôt à l'Orient vermeil,
La Déeſſe paroît dans tout ſon appareil;
La gloire de ſon front fait pâlir les étoiles,
La Nuit fuit devant elle en repliant ſes voiles.
Sur les monts couronnés de bois,
Un doux frémiſſement agite le feuillage;

Mille oiſeaux, confondant leurs voix,
Viennent en chœur lui rendre hommage ;
Et Zéphir lui porte l'encens
Qu'ont exhalé ſur ſon paſſage
Mille calices odorans.
Te tracerai-je, Ami, la riante peinture
De l'hermitage où la nature
Borne aux vrais biens tous mes deſirs ;
Où mon cœur, détrompé des vanités humaines,
N'achete point de faux plaiſirs
Par de trop véritables peines ?
L'hermitage eſt un bon Château,
Qui peut même paſſer pour beau :
Demeure commode d'un Sage....
A ce mot tu ris ; mais pourquoi ?
Ce Sage-là, ce n'eſt pas moi ;
C'eſt le Maître de l'hermitage, *
Le très-heureux époux d'une heureuſe moitié,
Qu'exprès pour lui le Ciel embellit & fit naître,
Vrai *Philoſophe marié ;*
Mais point du tout *honteux de l'être :*
C'eſt celui qu'on a vu, dans un ſiècle pervers,
Où Plutus eſt le Dieu ſuprême,
Noblement ſe borner lui-même,
Et, mettant l'Avarice aux fers,
Par une retraite honorable,
Se donner le rare travers
De n'être pas inſatiable.
Revenons à notre Château :

* M. H***.

Du pied que baigne une onde pure,
S'éleve en face un long côteau,
Qu'un bois couronne de verdure;
De-là l'œil qui domine apperçoit d'un côté
La solitaire horreur d'une sauvage friche,
De l'autre une campagne riche,
Et le brillant tableau de la fécondité:
Car du piquant attrait de la diversité,
La main de la Nature orna ce payſage.
Tu vois qu'au ſortir du manoir
On peut errer au gré de ſon humeur volage,
Et, variant ſon promenoir,
Paſſer du riant au ſauvage,
Suivant qu'elle dit blanc ou noir.
Il eſt ſur-tout, il eſt une verte prairie,
Lieu charmant où les tendres cœurs
Portent leur douce rêverie;
Une jeune Naïade y roule, entre des fleurs,
Le criſtal, toujours pur, de ſon onde chérie;
Les ſaules des deux bords s'y courbent en berceaux,
Et le Zéphir badin, agitant leurs rameaux,
Semble ſe plaire à voir leur image tremblante
Qui ſe peint au miroir des eaux:
Là, ſans aucun objet, mon eſprit ſuit ſa pente,
Ainſi que l'onde ſuit ſon cours;
Et mes réflexions imitent les détours
Du ruiſſeau qui fuit & ſerpente.
En voyant couler, ſans effort,
Le liquide criſtal ſur une molle arene,
Je dis: heureux celui qui, placé par le ſort,
Entre l'humble miſère & la grandeur hautaine,
Sans envier perſonne, & ſans être envié,

Cultive les beaux Arts & connoît l'Amitié !
Au ſein d'un doux loiſir ſes jours coulent ſans peine ;
S'ils vont ſe perdre enfin, par la pente du temps,
Dans ce noir Océan qui n'a ni fond ni rive,
Du moins, pendant leur courſe, hélas ! trop fugitive,
Ils n'ont point eſſuyé la bouraſque des vents.
L'Amour a pu ſouffler ; mais c'eſt le doux Zéphire,
Qui, du ſommeil des eaux écartant les vapeurs,
Et d'un ſouffle léger agitant leur empire,
Epure l'air qu'on y reſpire,
Et tapiſſe leurs bords de verdure & de fleurs.
Mais laiſſons repoſer ma lyre.
Eût-elle, cher Collé, des accens plus flatteurs,
Du ton grave bientôt tes oreilles ſont laſſes :
Pour plaire à ton eſprit, ami de l'enjouement,
Il faudroit, comme Horace, être avec agrément,
Ou le Philoſophe des Graces,
Ou des Ris, comme toi, le Poète charmant. *
Moi qui ne peux voler avec eux ſur tes traces ;
Je te dirai très-ſimplement :
O toi, qui, dans les temps contraires,
Par des ſervices peu vulgaires,
Cher Collé, m'a ſi bien prouvé
Qu'il eſt des amis véritables ;

* Lorſqu'on a fait cette Epître, M. Collé n'étoit connu que par des chanſons pleines d'une gaieté originale ; il a, depuis, donné *Dupuis & Desronais* & *la Partie de Chaſſe*, qui ont eu un ſuccès très-grand & très-mérité. Il a fait auſſi imprimer un *Théâtre de Société*, où l'on trouve ſouvent un comique très-piquant, & toujours beaucoup de naturel & de vérité.

Ce qu'en mon cœur j'avois trouvé,
Mais que l'on met au rang des fables :
Quitte, pour quelque temps, la ſuperbe Cité,
Et ſes Palais pompeux qu'un vain faſte décore,
Faits pour loger le luxe, & non la volupté ;
Tu trouveras ici la douce liberté,
Et l'amitié plus douce encore.
Non non, mon cœur n'eſt point de ces ſtériles cœurs,
Semblables à ces champs d'argyle,
Que l'Aſtre bienfaiſant, par qui tout eſt fertile,
Ne ſauroit féconder de ſes douces chaleurs.
Mon cœur laiſſe germer le bienfait qu'on y ſeme,
Et croit que l'Amitié, cette fille des Cieux,
Des biens que nous tenons de la bonté Suprême,
Eſt le plus conſolant & le plus précieux ;
On ne ſent que l'on vit, qu'en ſentant que l'on aime.

A. S. A. S. MONSEIGNEUR
LE PRINCE DE CONTI,

Sur la mort du Marquis de la Carte, tué en 1744 *à l'attaque de Château-Dauphin.*

J'AIME à te voir, Grand Prince, au ſein de la Victoire,
D'un ami que tu perds déplorer le malheur,
Et, tandis que chacun célèbre ici ta gloire,
Ne ſentir que le prix qu'elle coûte à ton cœur.
Ne cherche point à te défendre
De ce noble tribut d'amour & de pitié :
Jadis Epheſtion fut pleuré d'Alexandre,
Et le vainqueur d'Hector a connu l'amitié.
Les Alpes, dont le front défioit les allarmes,
Cédant à l'effort de tes armes,
S'abbaiſſent, à regret, ſous tes drapeaux vainqueurs ;
Mais c'eſt ſans peine, que tes larmes
Ont pénétré dans tous les cœurs.

A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DE FLEURI,
APRÈS LA MORT DE MON PERE.

Toi, que, ſous le nom de Minerve,
Rome Payenne eût adoré,
Toi, peut-être, le ſeul que n'ait point enivré
La flatteuſe vapeur d'un pouvoir ſans réſerve.
Rare & ſublime eſprit, qui des reſſorts ſecrets
De ta politique profonde,
Etonnas l'Univers & lui rendis la paix;
Fleuri, l'ami des Rois, le pere des Sujets,
L'Arbitre de l'Europe & l'exemple du monde,
A tes pieds j'apporte les pleurs
D'une famille infortunée,
Dont le trépas d'un pere à cauſé les malheurs:
De toi dépend ſa deſtinée.
O Père commun des Français,
Fais que Louis ſur elle étende ſes bienfaits;
Et puiſſe l'Ange tutélaire
Chargé de veiller ſur tes jours,
Au gré de tous les cœurs, en étendre le cours!
La France eſt ta famille, elle ſeule t'eſt chère.
Ah! que le Ciel, en ſa fureur,
Ne lui faſſe jamais ſentir cette douleur
Qu'on éprouve en perdant un père!

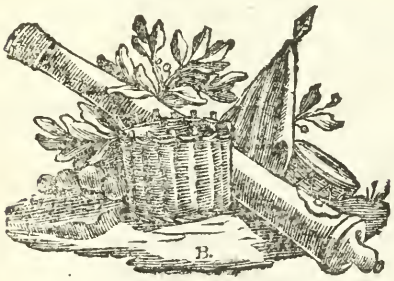
ÉPITRE
A MADAME **;

Datée d'un ancien Château composé de trois Tours.

JE vous écris du Château des trois Tours,
Qu'à celui des sept je préfère,
Pour bien des raisons : la première,
C'est qu'ici nous avons l'Amitié pour Geolière,
Et pour compagnons les Amours :
Une autre, qui n'est pas moins bonne,
C'est qu'en dépit de ****,
Notre bon-homme de Sultan,
Malgré son œuvre de Satan,
N'a pourtant, jusqu'ici, fait étrangler personne.
L'Amitié seule enchaîne ici :
Quant aux Amours, on a leur mère
En ce Castel, & Dieu merci,
(Je parle du Dieu de Cythère)
De trois Graces, la mère aussi,
Trois Graces qui n'ont point pris l'être
Dans un poétique cerveau,
Dont deux se font déja connoître,
Et l'autre est encore au berceau.
Leur mère a mille dons, outre celui de plaire.
Ce Bon, camarade du Beau,
Qu'en hymen Maître Jean jugeoit si nécessaire,
Il l'eût trouvé dans ce Château :

Le mari ſe livre à l'étude,
La femme à ſon ménage, au ſoin de ſes enfans;
Tous les deux à s'aimer. Eh! quelle ſolitude
N'eſt pas le monde entier pour deux époux-amans,
Dont les ſoins mutuels, le goût & l'habitude
Ont reſſerré les nœuds, à l'épreuve du temps.
H****, Eſprit ſublime
Qui réunis Locke & Milton,
Toi ſeul peux, ſur un digne ton,
Célébrant l'objet qui t'anime,
Chanter ton bonheur & le ſien.
Que mon foible pinceau n'eſt-il égal au tien!
Que ne puis-je, du moins, d'une couleur plus douce,
Peindre *Loloïſe* & *Lyde* aſſiſes ſur la mouſſe,
Et ta femme au milieu de deux gages ſi chers!
Telle, entre deux boutons à peine encore ouverts,
Brille une roſe épanouie.
Tu parois: le tableau varie:
Tes filles, à leur père, accourent en ſautant;
Entr'elles, tour-à-tour, ton amour ſe partage;
Et ta femme, d'un air content,
Dans leurs traits enfantins ſourit à ton image.
Belle Uranie, un peu trop tard,
Ma Muſe s'apperçoit qu'elle a fait un écart;
Mais votre bonté m'eſt connue,
Vous goûtez le ſimple & le vrai,
Et de cette eſquiſſe ingénue
Peut-être aimerez-vous l'eſſai.
Or je vous diſois donc, qu'en ce lieu ſolitaire,
Entre mon cher Oreſte & ſa belle moitié,
Mes jours heureux couloient au ſein de l'Amitié:
La Pareſſe, à ne vous rien taire,

A pour moi des appas auſſi :
Doucement je végète ici,
J'y fais des riens tels que ceux-ci,
Ce qui s'appelle n'y rien faire.
Ce deſtin ſeroit aſſez doux
Si l'on ne penſoit pas à vous ;
Mais quand on a pu vous connoître,
Le moyen de vivre content,
Lorſqu'on n'a pas le bonheur d'être
Où l'on vous voit & vous entend ?
Daignez, du moins, belle Uranie,
De quelque mot conſolateur,
Régaler votre ſerviteur,
Qui, de ſes rimes, vous ennuie ;
Mais, qui, votre humble admirateur,
Ne connoît rien que votre cœur
Au-deſſus de votre génie.



A LA JEUNE AGLAÉ.

QUAND les Humains, errans à l'aventure,
Vivoient encor ſans Maîtres & ſans loix,
L'Amour n'avoit qu'un trône de verdure,
Et les Amans, ſous l'ombrage des bois,
Sur un tapis formé par la Nature,
Guidés par elle, & libres dans leur choix,
Goutoient, ſans trouble, une volupté pure.
Ce fantôme, qu'on nomme Honneur,
Monſtre né de l'Orgueil pour le tourment du cœur;
N'avoit point élevé ſon importun murmure,
Les Amans n'écoutoient que celui des ruiſſeaux;
La Beauté n'étoit point fille de l'Impoſture;
Son fard, c'étoit une onde pure:
Son miroir, le criſtal des eaux;
Un chapeau de fleurs, ſa parure.
Les yeux ne brilloient point du feu des diamans:
Mais de l'ame ils offroient la naïve peinture.
Combien l'Amour les rendoit éloquens!
Non, cet Amour célébré par Ovide,
Enfant de l'Art, que le Parjure guide,
D'un monde oiſif trompeur amuſement:
L'amour, alors, étoit un ſentiment;
Mais aujourd'hui, l'amour eſt peu ſincère:
Que dis-je? C'eſt bien pis. O ma chère Aglaé,
Il eſt devenu mercenaire:
Vénus eſt une Danaé,

Et

Et l'aveugle Plutus règne ſeul à Cythère.
Maudit ſoit le premier, qui, d'une avare main,
Ouvrant la boëte de Pandore,
A déchiré la terre & tiré de ſon ſein
Ce funeſte métal dont la ſoif nous dévore,
Et qui de tous les maux nous apporte l'eſſain :
Qu'à ſon gré, ce vil Dieu, que l'Univers adore,
De Mars & de Thémis diſpenſe les honneurs ;
Mais qu'il n'uſurpe pas encore
Le Trône de l'Amour & l'Empire des cœurs.
O ma belle Aglaé, vous par qui je reſpire,
Vous dont le cœur eſt tout mon bien,
Pour vous, du Dieu Plutus, un favori ſoupire.
Peut-être, hélas ! n'ai-je plus rien.

A URANIE.

Qu'un autre vous enſeigne, ô ma chère Uranie!
A meſurer la terre, à lire dans les Cieux,
Et ſoumettre à votre génie
Ce que l'Amour ſoumet au pouvoir de vos yeux;
Pour moi, ſans diſputer ni du plein, ni du vuide,
Ce que j'aime eſt mon Univers;
Mon ſyſtême eſt celui d'Ovide;
Et l'Amour, le ſujet & l'ame de mes vers.
Ecoutez ſes leçons. Du pays des Chimères,
Souffrez qu'il vous conduiſe au pays des Deſirs.
Je vous apprendrai ſes myſtères!
Heureux, ſi vous vouliez m'apprendre ſes plaiſirs!
L'Amour, de ſon ſourire, embellit votre bouche;
Les Graces, ſur votre menton,
De leur doigt délicat imprimèrent la touche.
Du Ciel, vous reçutes en don,
Et ce qui plaît & ce qui touche:
Mais toujours rebelle & farouche,
A quoi vous ſervent tant d'appas?
Quoi! de ſi belles mains pour tenir un compas,
Ou pour pointer une lunette!
Quoi! des yeux ſi charmans pour obſerver le cours
Et les taches d'une Planète!
Non; la main de Vénus eſt faite
Pour toucher le luth des Amours,
Et deux beaux yeux doivent eux-mêmes
Être nos Aſtres ici-bas.
Laiſſez-donc là tous ces ſyſtêmes,
Sources d'erreurs & de débats;
Et, choiſiſſant l'Amour pour maître,
Jouiſſez, au lieu de connoître.

LE MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. SAURIN, de l'Académie Françoiſe.

PERSONNAGES.

M. DURVAL, riche Financier.

Madame DURVAL, ſa Femme.

Mademoiſelle JULIE, leur Fille.

M. DE SURMON, Frere de M. Durval.

LA COMTESSE D'ALTIN, Sœur de Madame Durval.

LA MARQUISE DE SAINT-BON.

LE MARQUIS DE SAINT-BON, ſon Fils.

UN MÉDECIN.

AGATHE, une des femmes de Madame Durval.

DUMONT, Maître d'Hôtel, Mari d'Agathe.

La Scène eſt dans le Sallon d'une Maiſon de Campagne de M. Durval, très-voiſine de Verſailles.

LE MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DUMONT, AGATHE.

(*Ils sortent chacun d'un appartement oppoſé.*)

DUMONT, *riant.*

AH, ah, ah.

AGATHE, *pleurant.*

Hun, hun.

DUMONT.

Pourquoi pleures-tu ?

AGATHE.

De quoi ris-tu ?

DUMONT, *gaiement.*

De l'humeur de Monſieur.

AGATHE, *triſtement.*

De l'humeur de Madame.

DUMONT.

Il demande mes comptes, je les lui donne; & il ſe prend à moi de ce que Madame fait plus de dépenſe qu'il ne voudroit.

AGATHE.

Madame m'a demandé ſon miroir, je le lui donne; & elle ſe prend à moi de ce qu'elle y voit des traits qui ne ſont pas ceux de ſa fille.

DUMONT.

Ils ſont plaiſans, nos Maîtres.

AGATHE.

Plaiſans! très-fâcheux.

DUMONT.

Tu n'y penſes pas, mon enfant; tant pis pour eux, s'ils ont de l'humeur.

AGATHE.

Tant pis pour nous: c'eſt ſur leurs gens que ſe paſſe l'humeur des Maîtres. Entendre toujours crier....

DUMONT.

Le bruit des cloches; on s'y fait.

AGATHE.

C'eſt une cloche bien aigre que Madame.

DUMONT.

Allons, allons; tu as de bons profits; c'eſt l'eſſentiel; & puis nous nous aimons, ma chere Agathe, cela conſole de tout.

AGATHE.

Il eſt vrai, mon cher Dumont; le mariage ne nous a pas guéris de cette maladie, comme ils l'appelloient.

DUMONT.

Oh! des gens comme nous! Il nous conviendroit bien d'imiter nos Maîtres! Cette maladie nous durera, il n'y a mariage qui tienne.

AGATHE.

On fera bien-tôt celui de la fille de la maiſon, de Mademoiſelle Durval: c'eſt pour cela qu'ils l'ont retirée du Couvent: je parierois bien d'avance, que ce mariage-là ne ſera pas ſi heureux que le nôtre.

DUMONT.

Ce ſeroit dommage: Mademoiſelle Julie eſt ſi aimable!

AGATHE.

Oui, ſi douce, ſi aiſée à ſervir! une figure charmante, de la naïveté, de l'eſprit.

DUMONT.

Ils n'ont point d'autre enfant, & elle paſſe pour la plus riche héritiere.

AGATHE.

Le mal eſt que ces héritieres-là, on ſonge plus

à en faire de grandes Dames qu'à en faire des femmes heureuſes.

DUMONT.

On dit que Monſieur lui deſtine ce jeune homme.... là.... qui a la phyſionomie ſi baſſe.

AGATHE.

Monſieur Dutour ?

DUMONT.

Juſtement. Il eſt extrêmement riche.

AGATHE.

Je le crois : il a l'air ſi inſolent !

DUMONT.

Cela eſt dans l'ordre : mais c'eſt un homme qui eſt bien ſelon le cœur de Monſieur.

AGATHE.

En revanche, il n'eſt gueres ſelon le cœur de Madame.

DUMONT.

Mon enfant, cela eſt encore dans l'ordre.

AGATHE.

Je crois qu'elle a en vue pour notre Demoiſelle le Marquis de Saint-Bon, qui depuis hier eſt à cette maiſon de campagne avec Madame ſa mère : on ne dira pas de celui-là qu'il a la phyſionomie baſſe : c'eſt la figure la plus noble, la plus intéreſſante, & des manières ſi honnêtes avec tout le monde !

DUMONT.

C'eſt à ces manières-là qu'on reconnoît les gens de qualité.

AGATHE.

Madame dit que là-deſſous il y a quelquefois bien de la hauteur ; mais je ne crois pas cela du Marquis : ſon air eſt ſi franc, ſi ouvert !

DUMONT.

Il n'eſt pas difficile de deviner pour qui doit pencher le cœur de notre jeune Maitreſſe.

AGATHE.

Je ne puis pas te dire encore ſi elle aime le Marquis ; mais je puis bien te répondre qu'elle hait Monſieur Dutour de tout ſon cœur. Pour lui déplaire ſouverainement, il n'a eu qu'à ſe montrer. Oh ! c'eſt un homme qui va vîte en beſogne.

DUMONT.

Malheureuſement, Madame n'eſt guère en poſſeſſion de faire changer d'avis à Monſieur.

AGATHE.

Et as-tu vu Monſieur en faire changer à Madame ? Il faut avouer que nous avons des Maîtres bien étranges : Monſieur & Madame Durval logent ſous le même toît ; ils n'ont, d'ailleurs, rien de commun : leurs heures, leurs goûts, leurs ſociétés différent : Monſieur dîne, & Madame ſoupe ; quand l'un ſe leve, l'autre ſe couche ; & s'ils ne ſe donnoient, quelquefois, rendez-vous, Madame pour demander de l'argent à ſon mari, Monſieur pour quereller Madame, on croiroit qu'il y a un mur de ſéparation entr'eux.

DUMONT.

S'ils étoient, du moins, heureux, chacun de

leur côté... mais bon ! Monſieur va tous les ſoirs porter ſon ennui chez une petite perſonne à qui il paie bien cher le droit de commander chez elle, & d'être ſa dupe.

AGATHE.

Madame, de ſon côté, donne d'excellens ſoupers où elle ne mange point ; elle a des amis qu'elle n'aime point, une loge à tous les Spectacles, & du plaiſir nulle part.

DUMONT.

Leur mal eſt d'avoir trop de ce qui manque aux autres.

AGATHE.

Oui ; mais Madame a, d'ailleurs, au fond de l'ame, un chagrin qui la ſuit par-tout.

DUMONT.

Quel eſt ce chagrin ?

AGATHE.

Un chagrin.... Oh ! tu ne l'imaginerois jamais... un chagrin.... qui fait mourir de rire.

DUMONT.

Comment donc ?

AGATHE.

C'eſt que tout-d'un-coup Madame pleure comme ſi elle avoit perdu tous ſes parens, & on ne ſait pas pourquoi.... Je le ſais pourtant bien, moi.

DUMONT.

Parbleu ! c'eſt qu'elle eſt folle.

AGATHE.

A-peu-près : Madame se désole de ce qu'elle n'est pas femme de qualité : elle enrage de voir sa sœur Comtesse, elle s'en meurt de douleur.

DUMONT.

Mais cette sœur manque de tout.

AGATHE.

Madame voudroit être Comtesse, & manquer de tout comme elle. Il est vrai que celle-ci, qui, de son côté, pourtant, envie les grands biens de sa sœur, a l'air de la protéger; elle regarde Madame du haut de sa grandeur; &, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il n'y a pas jusqu'à ses femmes qui dédaignent de faire notre partie.

DUMONT.

Je ne sais comment cela se fait : on diroit qu'il y a une malédiction sur ces gens riches. Quand on les voit de près, ils font plus de pitié que d'envie. Ma foi, si je pouvois troquer mon sort contre celui de nos Maîtres, je crois que j'y regarderois à deux fois.

AGATHE.

Je ne voudrois point de leur ennui : mais je voudrois bien des belles robes de Madame, de ses diamans, de ses dentelles.

DUMONT.

Bon! tu as bien besoin de tout cela! Va, ma chère amie, les richesses sont pour quelques-uns, & le bonheur pour tout le monde. Tiens, il y a une chanson qui dit....

SCENE II.

M. DURVAL, *en robe de chambre*, AGATHE, DUMONT.

M. DURVAL.

Qu'est-ce que cette chanſon ? Je ſonne, & perſonne ne vient. Qu'avez-vous donc à chanter, vous autres, & à être ſi gais dès le matin ? Je ne vois pas ce que la vie a de ſi plaiſant, & ſur-tout pour de pauvres diables comme vous.

DUMONT.

Je dirai à Monſieur, que de pauvres diables comme nous ont bon appétit, ſe portent bien, dorment bien, s'aiment bien....

M. DURVAL.

Et ſervent mal. On chante, au lieu d'écouter quand je ſonne, *S'aiment bien !* n'êtes vous pas honteux de vous aimer encore ? A quoi ſert-il donc qu'on vous ait mariés ?

DUMONT.

A quoi cela ſert, Monſieur ? Voyez un peu le joli minois d'Agathe.

AGATHE.

C'eſt un effet de votre honnêteté, mon cher Dumont.

M. DURVAL.

Depuis le temps que vous êtes mari & femme....

DUMONT.

Ma foi, Monſieur, il me ſemble que ce n'eſt que d'hier; mais, comme diſoit l'autre jour M. votre frère, le plaiſir abrège les heures; l'ennui les compte.

M. DURVAL.

Oh! Monſieur mon frère, c'eſt un Philoſophe: il fait des phraſes; mais qu'il porte cela à la bourſe, il verra ce que cela vaut: Allez, Dumont, allez vous-en de ma part ſavoir s'il eſt jour chez la Marquiſe de Saint-Bon, comment elle a paſſé la nuit, & ſi elle n'a beſoin de rien: vous, Agathe, dites à ma fille que je veux lui parler.

SCENE III.

M. DURVAL, *ſeul.*

Ces faquins-là ont l'inſolence d'être plus heureux que leurs Maîtres. Nous avons les richeſſes, & ils ont les plaiſirs. Sans la vanité qui ſoutient, on ſeroit tenté de leur porter envie. S'aimer après ſix grands mois de mariage! Au bout de ſix jours, je ne pouvois ſouffrir ma femme.

SCENE IV.

M. DURVAL, M. DE SURMON.

M. DURVAL.

AH! Monſieur de Surmon, vous voilà de bonne heure!

M. DE SURMON.

C'eſt que j'ai à vous entretenir, mon frère.

M. DURVAL.

De quoi s'agit-il donc?

M. DE SURMON.

D'un parti pour ma nièce, d'un homme dont la haute naiſſance....

M. DURVAL.

Je vous arrête, mon frère: c'eſt, vraiſemblablement, celui dont la Comteſſe d'Altin, ma belle-ſœur, m'a déja parlé; un de ces hommes ſans principes, de ces roués de bonne compagnie, que perſonne n'eſtime & que tout le monde recherche.

M. DE SURMON.

Eh! non, mon frère: s'il étoit queſtion d'un pareil ſujet, je ne m'en mêlerois pas: celui dont il s'agit, c'eſt le Marquis de Saint-Bon que vous avez ici avec Madame ſa mère: vous ſavez qu'il eſt généralement eſtimé, que ſa façon de penſer

eſt au-deſſus de ſa naiſſance, qu'il regarde celle-ci comme un avantage dont on ne ſe prévaut qu'au défaut du mérite perſonnel, & qu'il ne croit pas qu'aucun homme apporte, en venant au monde, le droit d'en mépriſer un autre.

M. DURVAL.

Je veux croire que ce ſont-là ſes véritables ſentimens.

M. DE SURMON.

Oh! je vous garantis qu'il n'y a point d'hypocriſie dans ſon fait.

M. DURVAL.

Je l'en félicite : Mais, mon frère, outre que j'ai réſolu de n'avoir pour gendre qu'un homme qui ſoit mon égal, & que ſur ce point je trouve que Madame Jourdain étoit une femme très-ſenſée, votre Marquis a un défaut qui me gâteroit ſeul tout ce qu'il peut avoir d'eſtimable.

M. DE SURMON.

Quoi donc ?

M. DURVAL.

C'eſt un merveilleux, un eſprit ; & vous ſavez que ma bête, à moi, c'eſt un homme d'eſprit : je n'aime pas ces meſſieurs-là.

M. DE SURMON.

Vous en voyez pourtant.

M. DURVAL.

Dans une maiſon comme la mienne, il faut bien avoir de tout... N'allez pas vous imaginer que je les craigne, au moins.

M. DE SURMON.

En tout cas, mon frère, on ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

M. DURVAL.

Comment ? que voulez-vous dire ? Qu'entendez-vous par-là ?

M. DE SURMON.

Moi ? rien : mais je soutiens qu'un sot...

M. DURVAL.

Un sot dit des sottises, un homme d'esprit en fait. Votre Marquis, par exemple, ne l'accuse-t-on pas de composer ?

M. DE SURMON.

L'accusation est prouvée : il a eu le malheur de faire un excellent ouvrage, & de n'en pas rougir, qui pis est. Que voulez-vous ? Il a le ridicule de penser qu'il n'y a personne qui ne doive s'honorer d'une production estimable, qu'il est très-avantageux de savoir s'occuper, que l'esprit & les mœurs y gagnent.

M. DURVAL.

En effet, ce sont de grands modeles de vertu que messieurs les Auteurs !

M. DE SURMON.

Non, mon frère ; ils sont hommes, & quelquefois plus hommes que d'autres : vous avouerez, cependant, qu'en se dérobant à l'oisiveté on échappe à l'ennui, mal épidémique des gens du monde, & qui est chez eux la cause d'une infinité de vices & de travers dont l'occupation les auroit préservés. C'est peut-être à cela que le Marquis

Marquis doit de valoir mieux que la plupart de ſes pareils.

M. DURVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, mon frere : mais vous ne me ferez pas aimer l'eſprit : je ne parle pas de celui qui fait faire fortune ; j'en fais grand cas de celui-là, & vous voyez qu'il m'a bien ſervi. Aucun particulier n'eſt plus riche que moi, & avec cette richeſſe-là on eſt l'egal de tout le monde.

M. DE SURMON.

C'eſt de quoi tout le monde ne convient pas.

M. DURVAL.

Et tout le monde agit comme s'il en convenoit. Les gens du plus grand état ſont à ma table ; ce qu'il y a de plus diſtingué, de plus célèbre dans tous les genres, fait ſa cour....

M. DE SURMON.

A votre Cuiſinier.

M. DURVAL.

Mais n'a pas qui veut un Cuiſinier comme le mien. Avec tout votre bel eſprit, mon frère, vous allez à pied, vous faites maigre chère.

M. DE SURMON.

Mon frère, vous vous en porteriez mieux, ſi vous donniez plus d'exercice à vos jambes, & moins de fatigue à votre eſtomac ; ſachez, cependant, que j'ai quelquefois à ma table ce qui manque à la vôtre.

M. DURVAL.

Ce qui manque à la mienne!

M. DE SURMON.

Oui, mon frere; des amis.

M. DURVAL.

Bon! Eſt-ce qu'il y a de ces gens-là?

M. DE SURMON.

Des amis & de la gaieté... N'allez-vous pas me dire encore: eſt-ce qu'il y a de la gaieté?

M. DURVAL.

Mais, Monſieur, qui croyez aux amis, & qui êtes ſi gai avec deux mille écus de rente, vous ne prétendez pas, apparemment, faire de comparaiſon avec un homme qui en a cent mille.

M. DE SURMON.

Je n'en fais aucune, mon frere: mais.... cet homme eſt donc, bien heureux, là, bien heureux?

M. DURVAL.

Eh! mais.... ſi ce n'étoit ma femme.

M. DE SURMON.

Avouez qu'elle trouble un peu....

M. DURVAL.

Oh! un peu: baſte, vous la connoiſſez; mais quand elle m'a bien fait donner au diable, ſavez-vous-ce que je fais?

M. DE SURMON.

Ce que bien d'autres font: vous prenez patience.

M. DURVAL.

Je m'enferme, j'ouvre mon coffre fort, je viſite mon porte-feuille, & je ſuis conſolé.

M. DE SURMON.

Mon frere, ce n'eſt pas là ce que je vous envie, c'eſt le pouvoir d'obliger : mais quel uſage en faites-vous ? Vous prodiguez l'or pour les choſes de luxe & d'oſtentation, votre bourſe eſt au ſervice d'un grand Seigneur, d'un homme en place, quelquefois même d'un malheureux à la mode ; mais de faire une bonne action ſecrette, de ſecourir le mérite indigent & caché.... oh ! vous n'avez point d'argent pour cela.

M. DURVAL.

En beaux propos, mon frere, on ſait que vous y abondez : les gens qui n'ont rien à donner ſont toujours ſi généreux.... du bien d'autrui.

M. DE SURMON.

Laiſſons cela, & revenons au Marquis : il eſt neveu du Commandeur, & parent du Miniſtre ; vous ſavez qu'il doit y avoir de grands changemens, & que, pour conſerver votre place, vous avez beſoin d'un ami puiſſant ; le Commandeur eſt le vôtre.

M. DURVAL.

Ma femme le dit ; mais ſur ce point-là, elle eſt un peu ſujette à caution. Perſonne n'auroit autant d'amis que moi, ſi j'avois pris pour bons tous ceux qu'elle m'a donnés.

M. DE SURMON.

Mais celui-ci, mon frere...

M. DURVAL.

J'en ai un plus ſûr, & qui m'a mieux ſervi ;

l'argent ; oui, Monſieur le Philoſophe, l'argent ; &, pour m'expliquer net ſur votre propoſition, ſachez que j'ai promis ma fille à M. Dutour, que je me démets de ma place en ſa faveur, que moyennant cent mille francs, donnés à propos, nous avons obtenu cette grace, & que j'en ai la nouvelle.

M. DE SURMON.

Mais, mon frere, ce Monſieur Dutour eſt un homme décrié, un homme ſans mérite.

M. DURVAL.

Sans mérite ! Mon frere, mon frere, je ſais que, de la ſucceſſion de ſon pere, il a eu plus de deux millions.

M. DE SURMON.

Des gens bien inſtruis m'ont, de plus, aſſuré qu'il avoit un engagement ſecret, que ſes affaires étoient fort dérangées.

M. DURVAL.

Bon ! M. Dutour un engagement ſecret ! Ses affaires dérangées ! Je vous garantis, moi, qu'il ne dérangera jamais, ni lui ni ſes affaires : c'eſt l'eſprit le plus ſolide....

M. DE SURMON.

Vous voulez dire le plus lourd.

M. DURVAL.

Nommez-le comme il vous plaira ; mais je lui connois, moi, une maxime excellente : c'eſt de ne laiſſer jamais ſes deniers oiſifs : auſſi a-t-il fallu

que je lui prêtaſſe les cent mille francs qui ont ſervi à lui faire obtenir ma place ; il ne les avoit pas chez lui.

M. DE SURMON.

Mais votre fille ſera-t-elle heureuſe avec M. Dutour ? L'aimera-t-elle ?

M. DURVAL.

Elle l'aimera, elle l'aimera ; comme les femmes aiment leurs maris....

M. DE SURMON.

Mais....

M. DURVAL.

Je ſais que ma femme a, comme vous, le Marquis dans la tête ; car elle a la maladie des gens de qualité, ma femme.

M. DE SURMON.

Et vous, mon frere, la maladie des ſots ; mais...

M. DURVAL.

Oh ! mais, mais.... tenez, mon frere, quand vous aurez fait une fortune comme la mienne, je pourrai prendre de vos almanachs. En attendant, je vous baiſe les mains, & vais finir quelques affaires.

SCENE V.

M. DE SURMON.

CHOSE étrange, qu'un homme mesure à sa fortune l'opinion qu'il a de lui-même, & qu'il ne soupçonne jamais qu'il seroit possible, à toute force, qu'avec de grands biens on ne fût pourtant qu'un sot. Mais voici ma nièce, sa physionomie prévient pour elle, je veux voir si son esprit y répond, je n'ai causé avec elle que des momens.

SCENE VI.

Mademoiselle DURVAL, M. DE SURMON,

M. DE SURMON.

Où allez-vous donc, ma nièce?

Mademoiselle DURVAL.

Ah! c'est vous, mon cher oncle, je suis bien charmée de vous voir, je passois chez mon pere.

M. DE SURMON.

N'êtes-vous pas bien contente d'avoir quitté votre Couvent ?

Mademoiſelle DURVAL.

Hélas ! mon cher oncle, j'y voudrois être encore.

M. DE SURMON.

Vous ne parlez pas ſuivant votre penſée ; à votre âge le monde eſt ſi charmant !

Mademoiſelle DURVAL.

Vraiment ! mon oncle, je m'en étois fait une image enchantée ; en y penſant, mon cœur battoit d'avance, je volois au-devant de lui ; mais que je l'ai trouvé différent de ce que je l'avois imaginé !

M. DE SURMON.

Comment donc, Mademoiſelle ?

Mademoiſelle DURVAL.

Je croyois trouver ici des parens qui s'aimoient, à qui je ſerois chere, que j'aimois déja de tout mon cœur, à qui je brûlois de le prouver ; leur froid accueil m'a glacée : ils ne m'aiment point & ils ſe haïſſent : concevez-vous cela, mon oncle ? Des époux ſe haïr !

M. DE SURMON.

En effet, cela eſt ſi rare !

Mademoiſelle DURVAL.

Mon pere ne me parle jamais de ſa femme que pour m'en dire du mal, ma mere ne me parle

jamais de ſon mari que pour le tourner en ridicule : la Comteſſe, ma tante, ſe moque de tous les deux : tous les deux diſent qu'elle eſt une impertinente : chacun veut que je diſe comme lui ; & parce que je ne veux pas jouer un ſi vilain rôle, on trouve que je ne ſuis qu'une petite ſotte.

M. DE SURMON.

Continuez de même, & ſoyez ſûre qu'on finira par vous en eſtimer davantage. Convenez d'ailleurs que la maiſon de vos parens eſt le rendez-vous de tous les plaiſirs.

Mademoiſelle DURVAL.

Tous les plaiſirs y ſont, & jamais le plaiſir : l'ennui ſe peint ſur les viſages, & on dit en bâillant qu'on ſe réjouit fort : on veut, ſur-tout, le perſuader aux autres : je ſuis pourtant bien contente, quand ma mere me mene aux Français dans ſa petite loge : je me ſens ſi intéreſſée, ſi émue. Cette pauvre Zaïre, mon oncle ! Mais ma mere ne ceſſe de cauſer ; &, lorſque je ſuis à pleurer de tout mon cœur, elle a la cruauté d'interrompre mes larmes, en ſe moquant de moi, ou en me diſant que tout cela n'eſt pas vrai.

M. DE SURMON.

Pauvre petite !

Mademoiſelle DURVAL.

Au retour, un grand ſouper ſi triſte, & puis un jeu d'enfer où l'on s'égorge pol ment entre amis : paſſe encore pour des Proverbes, quand c'eſt M. Préville qui les joue.

M. DE SURMON.

Vous êtes difficile, Mademoiſelle : mais après tout, dans votre Couvent...

Mademoiſelle DURVAL.

J'y étois heureuſe & tranquille, & je ne puis, ſans ſoupirer, ſonger aux doux momens que j'y paſſois avec une amie....

M. DE SURMON.

Quelle eſt donc cette amie ?

Mademoiſelle DURVAL.

Une Dame retirée du monde où elle avoit long-temps vécu, une parente du Marquis de Saint-Bon.

M. DE SURMON.

Ah ! fort-bien.... Et le Marquis alloit voir ſa parente ?

Mademoiſelle DURVAL.

Oh ! ſouvent.

M. DE SURMON.

Et vous le voyiez chez elle ? C'eſt un homme charmant, n'eſt-ce pas ?

Mademoiſelle DURVAL.

Oh ! oui, un homme infiniment eſtimable.

M. DE SURMON.

Ma nièce, je commence à comprendre votre goût pour le Couvent.

Mademoiſelle DURVAL.

J'y ai laiſſé une amie qui m'étoit bien chere.

Monſieur DE SURMON.

Mais le Marquis eſt ici, & vous avez du moins le plaiſir de lui parler de cette amie qui vous eſt ſi chère.

Mademoiſelle DURVAL.

Bon ! mon pere ne m'a-t-il pas défendu d'entretenir le Marquis ?

Monſieur DE SURMON.

En revanche, votre mere vous le permet.

Mademoiſelle DURVAL.

Et en pareil cas, ne penſez-vous pas, mon oncle, qu'une fille doit obéir à ſa mere par préférence ?

Monſieur DE SURMON.

Si je crois cela, ma nièce ?

Mademoiſelle DURVAL.

Mais, oui ; une fille n'eſt-elle pas plus particulierement ſous la conduite de ſa mere ?

Monſieur DE SURMON.

Aſſurément, &, en lui obéiſſant, vous ne voudriez parler au Marquis qu'à cauſe de cette parente....

Mademoiſelle DURVAL.

Oh ! çà, mon oncle, n'ayez donc pas comme cela l'air de vous moquer de votre pauvre nièce ?

Monſieur DE SURMON.

Pour l'amour de cette même parente, ma pauvre nièce ſe feroit la violence d'épouſer le Marquis, ſi on l'en prioit bien fort : le malheur eſt

que votre pere, qui ne connoît pas cette parente, a en vue un certain M. Dutour....

Mademoiſelle DURVAL.

Oui, un homme bien déſagréable : oh! je ſens qu'il me ſeroit impoſſible de l'aimer

Monſieur DE SURMON.

Vous auriez moins de peine à aimer le Marquis, n'eſt-il pas vrai? Vous ſoupirez.

Mademoiſelle DURVAL.

N'allez pas me trahir, mon oncle; vous avez l'air ſi bon!

Monſieur DE SURMON.

Au contraire, je veux vous ſervir; mais vous ſavez les deſſeins de votre pere.

Mademoiſelle DURVAL.

Ah! mon oncle, ayez pitié de votre nièce; joignez-vous à ma mere, pour empêcher qu'on ne me ſacrifie : l'exemple de mes parens me fait trembler! O que c'eſt une choſe cruelle que le mariage, quand il tourne de cette façon, & qu'une union qui devroit être ſi douce, dégénere en une querelle de toute la vie!

M. DE SURMON.

Mon enfant, j'ai déja parlé, & je parlerai encore; mais j'ai peu de crédit ſur mon frere : il n'a jamais fait cas de mes avis, parce qu'il dit ironiquement que je ſuis un ſage. Il fait encore moins de cas de ceux de ſa femme, parce qu'il dit ſérieuſement qu'elle eſt une folle. Eſſayez ce que pourront ſur lui vos prieres & vos larmes :

on a beau être dur, on eſt toujours pere. Au revoir, ma nièce.

SCENE VII.

Mademoiſelle DURVAL, *ſeule.*

J'Aime & je reſpecte mon pere; il me ſera cruel de lui réſiſter; mais ce M. Dutour m'eſt odieux... Que vois-je? Le Marquis. Ah! rentrons..... Je dois lui cacher...: Je ne pourrois jamais.... Les jambes me tremblent.

SCENE VIII.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS DE SAINT-BON.

LE MARQUIS.

ARrêtez, belle Julie. Eh quoi! vous me fuyez?

Mademoiſelle DURVAL.

Je ne fuis point, Monſieur; je me retire. La bienſéance ne veut pas....

LE MARQUIS.

Je ne dirai rien qui la bleſſe: fiez-vous-en à mon reſpect, Mademoiſelle.

Mademoiſelle DURVAL.

Mais moi, Monſieur, je craindrois de la bleſſer, ſi je reſtois ſeule ici avec vous ; & l'uſage....

LE MARQUIS.

Je ſais qu'il m'eſt contraire, & que je ne devrois avoir l'honneur de vous voir & de vous entretenir que lorſque tout ſeroit convenu entre vos parens & les miens ; mais c'eſt cet uſage, belle Julie, qui fait tant de mauvais mariages : on ſonge à tout aſſortir, hors les perſonnes, & on s'épouſe en attendant qu'on ſe connoiſſe. Madame votre mere conſent que je vous entretienne ; elle me l'a permis, & cet entretien eſt ſi eſſentiel pour vous & pour moi, que j'oſe vous prier inſtamment de vouloir bien ne vous y pas refuſer.

SCENE IX.

LE MARQUIS, Mademoiſelle DURVAL, AGATHE.

AGATHE.

MONSIEUR votre pere, Mademoiſelle, m'a ordonné de vous dire qu'il avoit à vous parler.

LE MARQUIS.

Je vous arrêterai peu, & je n'ai rien à vous dire que Mademoiſelle Agathe ne puiſſe entendre.

Mademoiſelle DURVAL.

Voyons donc, Monſieur, parlez. (*A part.*) O que le cœur me bat!

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas oublié, Mademoiſelle, que j'ai eu pluſieurs fois l'honneur de vous voir à votre Couvent; vivement frappé de vos charmes, je ne vous ai laiſſé voir que mon reſpect; je ne me ſuis pas permis de vous faire connoître des ſentimens que vos parens pourroient ne pas approuver : j'ai cru que l'amour, quelque violent qu'il fût, ne pouvoit jamais autoriſer la ſéduction. Aujourd'hui que Madame votre mere veut bien me flatter de l'eſpoir d'être à vous, je croirois manquer à ce que je vous dois, à ce que je me dois à moi-même, ſi je me livrois à cet eſpoir, ſans y être autoriſé par votre aveu. Pardonnez-moi donc, belle Julie, ſi j'oſe interroger votre cœur, & vous demander, non s'il m'eſt favorable, je n'ai encore rien fait pour cela; mais ſi du moins il ne m'eſt pas contraire.

Mademoiſelle DURVAL, *embarraſſée & d'une voix tremblante.*

Monſieur....

LE MARQUIS.

Expliquez-vous, Mademoiſelle; j'attache ma vie au bonheur de vous poſſéder : mais ce bonheur ſeroit trop acheté, s'il en coûtoit quelque choſe au vôtre. Parlez donc, daignez m'eſtimer aſſez pour me déclarer vos ſentimens, & ſi vous avez quelqu'éloignement pour moi....

Mademoiſelle DURVAL.

De l'éloignement pour vous, Monſieur!

AGATHE.

Cela ne ſeroit pas naturel.

Mademoiſelle DURVAL.

Un procédé ſi noble! des ſentimens ſi délicats! je ne les mériterois guere, ſi.....

LE MARQUIS.

Si.... achevez, belle Julie.

JULIE.

C'en eſt aſſez, Monſieur : je ſouhaite que vous engagiez mes parens à m'ordonner de vous en dire davantage.

AGATHE.

Oui, oui, Monſieur ; faites-nous ordonner de vous aimer, & vous verrez comme nous obéirons.

SCENE X.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS, LA MARQUISE, AGATHE.

LA MARQUISE, *allant à Julie.*

VENEZ, que je vous embraſſe, mon Ange; j'eſpere bientôt vous appeller d'un nom plus cher à mon cœur.... vous rougiſſez? Si je ne me trompe, cette rougeur n'eſt pas de mauvais augure pour mon fils.... Marquis, c'eſt qu'elle eſt d'une beauté raviſſante!

Mademoiſelle DURVAL.

Madame, épargnez-moi, de grace; & pardonnez ſi je vous quitte. Je ne puis me diſpenſer d'aller trouver mon pere.

(*Elle ſort.*)

LA MARQUISE, *la regardant aller.*

Elle eſt faite à peindre.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH! Madame, ce n'eſt rien que ſa figure: ſi vous connoiſſiez ſon eſprit, ſon caractere....

LA MARQUISE.

Langage d'amant; abrégez, mon fils : on ſait tout cela par cœur.

LE MARQUIS.

Non, ma mere : je n'ai rien vu qu'on puiſſe lui comparer; & ſi je ne l'obtiens pas....

LA MARQUISE.

Mon fils : vous avez la tête romaneſque. Que vous épouſiez la fille de ces gens-là, j'y conſens: ſa fortune ſera immenſe. Je vous aurois pourtant mieux aimé Chevalier de Malte ; mais en perdre la tête! vous êtes auſſi trop étrange, & il faut qu'une bonne fois je vous diſe les travers que vous vous donnez : premierement, Monſieur, vous ne faites pas aſſez votre cour.

LE MARQUIS.

Le tems où je ne vois pas mon maître, je l'emploie à me rendre digne de le ſervir.

LA MARQUISE.

Fort bien : mais ce n'eſt pas comme cela qu'on s'avance.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, Madame ; c'en eſt la voie la plus honnête.

LA MARQUISE.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce que vos livres vous apprennent : voyez votre grand couſin, il ne lit jamais ; cependant...

LE MARQUIS.

Je ſais, Madame, pour m'exprimer noblement, *qu'il excelle à conduire un char dans la carriere.*

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas par-là que je l'eſtime ; je voudrois, ſur-tout, qu'on n'écraſât perſonne : mais, du moins, il n'a pas comme vous la manie d'écrire, de compoſer : un homme de votre nom !

LE MARQUIS.

Mais Céſar, ma mere ; mais Frédéric ! Ces noms-là ſont aſſez nobles & valent bien le nôtre, je crois.

LA MARQUISE.

Pour comble de ridicule, vous voilà ſérieuſement amoureux de cet enfant ; & je parierois bien que vous l'adorerez, quand elle ſera votre femme.

LE MARQUIS.

Oui, Madame. Remplir les devoirs de mon

état, cultiver mon esprit, épouser une femme que j'aime, ne m'occuper que du soin de la rendre heureuse, voilà ce que je me propose : j'aurai le front d'avoir des mœurs à la face d'un monde corrompu que je ne prends point pour modèle.

LA MARQUISE.

Vous ne voulez ressembler à personne, à la bonne heure. Soyez si extraordinaire qu'il vous plaira, mais terminons : ces bourgeois m'excèdent, je vous en avertis ; &, si je vous aimois moins, je n'aurois pas eu la complaisance d'aller en grande loge avec Madame Durval, d'être de ses soupers & sur-tout de venir à sa campagne. De grands airs & un ton si bourgeois ! Et sa sœur la Comtesse, si sottement fiere d'un rang auquel elle ne se fait point, dont elle est toute empêtrée & toute ridicule !

LE MARQUIS.

Au moins, vous conviendrez, Madame, que Mademoiselle Durval...

LA MARQUISE.

Oui, elle n'est pas mal : mais cela se sentira toujours... Laissez-moi faire, je la formerai, je la formerai.

LE MARQUIS.

Ah ! ma mere, ne la formez pas, elle est si bien !

LA MARQUISE.

Paix, voici Madame Durval.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

Madame DURVAL.

JE viens de votre appartement, Madame; je voulois m'informer moi-même comment vous aviez passé la nuit & si rien ne vous manquoit.

LA MARQUISE.

Je suis très-sensible à vos attentions, Madame: mais on a soin de me prévenir sur tout.

Madame DURVAL.

Prenez-vous quelque chose le matin?

LA MARQUISE.

J'ai demandé du chocolat. Il fait le plus beau tems du monde, j'ai déja fait un tour de jardin, & j'ai prié qu'on m'apportât le chocolat dans ce sallon au frais.

Madame DURVAL.

J'y prendrai avec vous mon caffé à la crême; (*Au Marquis.*) & vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, il faut que je voye le Ministre: nous sommes à la porte de Versailles, j'y vais faire un tour, & je serai revenu pour le dîner.

Madame DURVAL.

Il eſt de bonne heure ; déjeûnez avec nous, Monſieur le Marquis : vous partirez enſuite.

LE MARQUIS, *après avoir regardé ſa montre.*

Je prendrai donc un peu de chocolat.

(*Pendant ce dialogue un Officier a apporté du chocolat & du caffe qu'il ſert ; Agathe eſt entrée & ſe tient auprès de ſa maitreſſe.*)

Madame DURVAL.

Aſſeyons-nous.

(*Le Marquis dit un mot à l'oreille de ſa mere.*)

LA MARQUISE.

Mademoiſelle Durval ne déjeûne-t-elle pas, Madame ?

Madame DURVAL.

Agathe, que fait ma fille ?

AGATHE.

Elle eſt chez Monſieur.

Madame DURVAL.

J'en ſuis fâchée, Madame ; mais elle eſt chez ſon pere.

LE MARQUIS, *à demi-bas à ſon fils.*

Il faut vous en paſſer, mon fils. (*A Madame Durval.*) La tête lui en tourne au moins.

Madame DURVAL.

Ma fille n'a rien d'aſſez extraordinaire...

LE MARQUIS, *vivement.*

Ah ! que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE.

En effet, on n'eſt pas mieux que cela : c'eſt qu'elle eſt tout votre portrait, Madame.

Madame DURVAL.

Vous me flattez, Madame... Comment trouvez-vous le chocolat?

LA MARQUISE.

Très-bon : j'aimerois pourtant mieux le caffé; mais il m'incommode.

Madame DURVAL.

Si j'en crois mon Docteur, il m'incommode auſſi; mais je ne laiſſe pas d'en prendre.

LE MARQUIS.

Vous préférez votre plaiſir à votre ſanté?

Madame DURVAL.

J'aurois de la peine à vous dire pourquoi j'en prends, c'eſt par habitude; car, pour le plaiſir, ce que je bois, ce que je mange m'eſt aſſez égal : je ſuis toujours ſans appétit; tout le monde eſt un peu comme cela : il n'y a guères que le peuple qui ait de l'appétit.

LA MARQUISE, *à ſon fils, entre ſes dents.*

La ſotte créature que c'eſt-là!

Madame DURVAL.

Que dites-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je dis que votre Docteur devroit bien remédier à cela.

Madame DURVAL.

Oh ! il ne remédie à rien, mon Docteur : mais il m'amuse : il a la prétention des bons mots & le tic singulier d'en rire...

LA MARQUISE.

Souvent tout seul.

Madame DURVAL.

Au demeurant, c'est bien la meilleure gazette...

LE MARQUIS.

Un peu scandaleuse.

SCENE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL; Mlle DURVAL, *un mouchoir à la main, sortant de chez son pere.*

LE MARQUIS, *vivement.*

AH! voilà Mademoiselle Durval.

Madame DURVAL.

Elle sort de chez son pere.

LA MARQUISE.

Amenez-nous la, mon fils. — Bon ! Il est déjà parti.

LE MARQUIS, *à Mademoiſelle Durval, vers laquelle il a couru.*

Me trompé-je, Mademoiſelle ? Vous venez d'eſſuyer des pleurs ?

Mademoiſelle DURVAL.

Non, Monſieur ; c'eſt que j'ai mal aux yeux.

LA MARQUISE, *qui s'eſt approchée.*

En effet, ils ſont tout rouges.

Madame DURVAL, *à la Marquiſe.*

Pardonnez, Madame. (*Elle prend ſa fille à part.*) Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

Mademoiſelle DURVAL, *ſanglotant.*

Je ſuis au déſeſpoir... Ce Monſieur Dutour... mon pere ne veut rien entendre... il m'a traitée...

(*Elle fond en larmes.*)

Madame DURVAL.

Cachez vos pleurs, rentrez ; allez, mon enfant, je lui parlerai.

(*Mademoiſelle Durval regarde le Marquis, leve les yeux au Ciel & s'en va.*)

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

ELLE nous quitte, Madame.

LE MARQUIS.

Qu'eſt-ce donc qui s'eſt paſſé, Madame? Aurois-je le malheur d'être cauſe...

LA MARQUISE.

Allez, mon fils, allez à Verſailles & revenez bien-tôt; je vais cauſer avec Madame.

LE MARQUIS.

Je ne pars pas tranquille.

SCENE XV.

LA MARQUISE, Madame DURVAL.

LA MARQUISE.

JE vous avoue, Madame, que ce que je vois me donne auſſi à penſer; eſt-ce que notre mariage ne ſeroit pas une choſe faite?

Madame DURVAL.

Vous ne doutez pas que je n'en fuſſe comblée : l'honneur de vous appartenir, le plaiſir de faire enrager ma ſœur, mille autres raiſons... Mais mon mari ne penſe pas comme moi, & j'ai honte de vous dire que je ne ſuis pas tout-à-fait la maîtreſſe.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait la maîtreſſe ! Une femme ! A Paris. J'y croyois nos droits plus reſpectés.

Madame DURVAL.

Il eſt vrai : mais Monſieur Durval eſt un homme qui n'eſt pas comme les autres.

LA MARQUISE.

Quelque étrange qu'il puiſſe être, Madame, j'ai peine à croire que dans le cas préſent il puiſſe y avoir des difficultés de ſa part.

Madame DURVAL.

Il n'y en devroit point avoir : mais Madame, (je ſuis forcée de vous le dire) M. Durval n'a point d'élévation dans l'ame, il ne reſpecte que l'argent, & malheureuſement Monſieur votre fils n'eſt pas riche.

LA MARQUISE.

S'il l'étoit, Madame, aſſurément notre amitié me feroit paſſer par-deſſus certaines raiſons : mais ce n'eſt pas l'uſage, & vous ſavez...

Madame DURVAL.

Épargnez-moi ces raiſons, Madame ; encore une fois les difficultés ne viendront pas de moi.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, Madame DURVAL, LE DOCTEUR, AGATHE.

AGATHE, *annonçant.*

MONSIEUR le Docteur.

LA MARQUISE.

Je vous laiſſe, Madame, & vais achever ma toilette.

(*Agathe écarte la table du déjeûner.*)

Madame DURVAL.

Vous venez à propos, Docteur: j'ai mal dormi, j'ai les yeux battus.

LE DOCTEUR.

Battus, Madame! Dites battans: ah, ah, ah... je ne les ai jamais vu ſi redoutables... Voyons votre pouls... un peu vif... je ſoupçonnerois que vous avez pris ce matin du caffé, ſi je ne vous l'avois pas défendu.

Madame DURVAL.

Ne ſavez-vous pas, Docteur, que les femmes aiment à faire ce qu'on leur défend?

LE DOCTEUR.

C'eſt-à-dire que j'ai deviné: ah, ah, ah.

LA MARQUISE.

J'admire votre pénétration.

AGATHE, *à part.*

Monsieur le Docteur devine ce qu'il voit.

LE DOCTEUR.

Oh! çà, promettez-moi de n'en plus prendre : c'est se mettre la chaux dans le sang.... Mademoiselle y en a-t-il encore?

AGATHE.

Oui, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Donnez-m'en : je n'ai rien pris ce matin : ah, ah, ah.

AGATHE, *le contrefaisant.*

En voilà : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Agathe!

LE DOCTEUR.

Elle est gaie, Madame; elle est gaie. Il n'y a pas de mal à cela : ah, ah, ah.

(*Agathe sort.*)

Madame DURVAL.

Quelle nouvelle, Docteur?

LE DOCTEUR.

Vous savez que Célimène est veuve.

Madame DURVAL.

Qui auroit cru que cette femme, toujours mourante, enterreroit son mari?

LE DOCTEUR.

Elle se porte à présent à merveille : un de mes Confreres a fait cette grand cure.

Madame DURVAL.

On disoit qu'elle ne voyoit plus de Médecins.

LE DOCTEUR.

Oui : mais le mari en voyoit un qui, comme on dit, a fait d'une pierre deux coups : le mari est mort, & la femme s'est bien portée : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

N'y a-t-il point d'autres nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Je ne sçais ; j'ai entendu murmurer quelque chose sur M. Dutour.

Madame DURVAL.

On vous aura dit que M. Durval veut lui faire épouser ma fille ; & sans doute que ce mariage-là paroît fort ridicule ?

LE DOCTEUR.

En effet, il est question de mariage dans ma nouvelle ; mais ce n'est point avec Mademoiselle Durval : une aventure de nuit, une surprise, une Mademoiselle Lucile ; je ne puis trop vous dire ce que c'est : comme on m'expliquoit la chose, on m'est venu dire qu'un malade pressoit : j'ai couru ; j'ai trouvé qu'il avoit pris son parti sans moi : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Cela eſt fâcheux.

LE DOCTEUR.

Oui; j'ai perdu ma nouvelle. Voyons encore votre pouls... toujours vif, très-vif: ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Si je me faiſois ſaigner?

LE DOCTEUR.

Oh! non, je ne vous le conſeille pas; la ſaignée vous eſt contraire.

Madame DURVAL.

J'ai dans la tête qu'elle me feroit du bien. On ne ſait que faire à la campagne: la Marquiſe part ce ſoir, je n'aurai demain que des amis de mon mari, des eſpeces; je me ferai ſaigner: n'eſt-il pas vrai, mon Docteur?

LE DOCTEUR.

Une petite ſaignée donc: ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Je compte auſſi reprendre mes pillules: ne me le conſeillez-vous pas?

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

Madame DURVAL.

Ah! ah! cher Docteur, vous voulez donc que je ne mange, ni ne dorme?

LE DOCTEUR.

Allons, allons; mais rien qu'une ou deux:

vous faites de moi tout ce que vous voulez : ah, ah, ah.

Madame DURVAL.

Ne paſſez-vous pas un moment chez mon mari ?

LE DOCTEUR.

Seroit-il incommodé ?

Madame DURVAL.

Oh ! jamais. Quelqu'indigeſtion par-ci, par-là; mais c'eſt que vous lui parlerez de M. Dutour, & que, ſans faire ſemblant de rien, vous lui en ferez un portrait....

LE DOCTEUR.

Je ne le connois pas.

Madame DURVAL.

Qu'importe ? Je le connois moi, & je vous ſuis caution de tout le mal que vous en direz.

LE DOCTEUR.

Ah, ah, ah. Allons, allons.

SCENE XVII.

Madame DURVAL, *ſeule.*

IL eſt délicieux, mon Docteur; point entêté, ſur-tout : c'eſt ce que j'en aime; un peu médiſant avec cela : oh ! c'eſt un homme divin !...., Bon ! ne me voilà pas mal; la Comteſſe !

SCENE XVIII.

La Comteſſe D'ALTIN, Madame DURVAL.

La Comteſſe D'ALTIN.

MA ſœur, je viens prendre congé de vous. Il n'y a pas moyen de demeurer avec votre mari : c'eſt un homme qui n'aime que les gens de ſa ſorte : je lui avois propoſé, pour ſa fille, un très-grand mariage, le frere d'un homme titré : il m'a refuſée, mais très-durement.

Madame DURVAL.

Celui que vous propoſiez, ma ſœur, eſt un homme perdu de dettes, un joueur...

La Comteſſe D'ALTIN.

Qui vous dit que non ? Sans cela, Mademoiſelle Durval ſeroit-elle un parti pour lui ?

Madame DURVAL.

On dit qu'il a eu d'indignes procédés avec des femmes....

La Comteſſe D'ALTIN.

Des femmes... de la Ville.

Madame DURVAL.

Je vous admire, ma ſœur : des femmes de la Ville valent bien...

La

La Comteſſe D'ALTIN.

Mon Dieu ! mille pardons : vous me voyez confuſe ; j'oublois....

Madame DURVAL.

Ce que vous avez été, ma ſœur.

La Comteſſe D'ALTIN.

Oh ! j'ai tort, j'ai tort : je ne ſais comment cela m'eſt échappé devant vous. Ah ! çà, je ne puis m'arrêter : M. le Comte m'attend à dîner à Paris chez le Duc ſon oncle, avec qui nous allons ce ſoir à Verſailles ; il y a quelque temps que nous n'y avons été, & il faut bien faire ſa Cour.

Madame DURVAL.

C'eſt un grand aſſujettiſſement, ma ſœur, une grande dépendance que celle de la Cour, & je vous plains bien de n'être pas en état de vous en paſſer.

La Comteſſe D'ALTIN.

Cette dépendance-là eſt honorable, & met à portée des graces : M. le Comte ſoupe dans les cabinets, je fais la partie de....

Madame DURVAL.

Fort bien ; mais je reſte chez moi où l'on fait la mienne. Il eſt vrai que tout le monde ne peut pas tenir une maiſon.

La Comteſſe D'ALTIN.

Tout le monde peut encore moins être admis à l'honneur...

Madame DURVAL.

Ma ſœur, c'eſt acheter bien cher cet honneur,

que de rester les trois quarts de l'année dans un vieux château délabré pour avoir de quoi figurer quinze jours à la Cour.

La Comtesse D'ALTIN.

Mais pendant ces quinze jours, ma sœur, on voit meilleure compagnie, que ceux qui n'y peuvent aller n'en voient toute leur vie.

Madame DURVAL.

Laissons cela, ma sœur, je veux vous montrer mes diamans, je les ai fait monter dans un goût nouveau, ils sont d'un éclat, d'une beauté...

La Comtesse D'ALTIN.

Je les verrai une autre fois : je compte même vous les emprunter pour le bal paré qu'il doit y avoir : comme vous ne pouvez pas en être...

Madame DURVAL.

Je voudrois que vous y pussiez joindre une robe comme celle que je me fais faire ; c'est l'étoffe la plus riche, la plus superbe ; mais cela seroit trop cher... Je me suis aussi donné une voiture d'une élégance...

La Comtesse D'ALTIN.

Je vous approuve fort, ma sœur. Quand on n'a pas le bonheur de porter un certain nom, il faut avoir de tout cela : avec de l'argent chacun peut se contenter ; car tout est si confondu !

Madame DURVAL.

Pas si confondu. Il y a peu de gens qui puissent atteindre à de certaines choses ; par exemple, je suis en marché d'un bijou unique : la Prin-

ceſſe Amélie l'a trouvé trop cher : mais j'en ai la fantaiſie, & je la paſſerai.

La Comteſſe D'ALTIN.

Adieu, ma ſœur, je vous quitte avec bien du regret. Quand on s'aime, comme nous faiſons, il eſt cruel de ſe ſéparer... Mais vous pourriez me venir voir ; il y aura des fêtes, & je me ferois un plaiſir de vous faire bien placer.

Madame DURVAL.

Je ſuis ſi bien chez moi, ma ſœur ! & puis je n'aime les fêtes que quand je les donne.

(*Elles s'embraſſent, & la Comteſſe ſort.*)

SCENE XIX.

Madame DURVAL, *ſeule.*

OUF, (*Elle ſonne.*) je n'en puis plus ; (*Elle ſonne encore, & ſe jette dans un fauteuil.*) me voilà ma migraine, au moins, pour vingt-quatre heures. La ſotte ! En l'embraſſant, ſi je ne m'étois contrainte, je l'aurois... On ne vient point, & je ſuis dans un état.

SCENE XX.

Madame DURVAL, AGATHE.

Madame DURVAL.

Où êtes-vous donc, Mademoiselle? Je me trouve mal, horriblement mal, & personne ne vient... Mon eau de Luce... On auroit le temps de mourir. Finirez-vous, Mademoiselle?

AGATHE, *tirant un flacon.*

Ah! je l'ai dans ma poche... Je suis si troublée de voir Madame comme cela... Qu'est-ce donc qu'a Madame?

Madame DURVAL.

Ce que j'ai? N'as-tu pas vu sortir la Comtesse?

AGATHE.

Je viens de la voir partir dans le plus vilain équipage & avec les plus mauvais chevaux.

Madame DURVAL.

Elle n'a pas le sou, & elle est d'une impertinence!

AGATHE.

Bon! c'est qu'elle porte envie à Madame. Qu'est-ce qu'un grand nom, quand on n'a pas de quoi le soutenir?

Madame DURVAL.

Je donnerois tout ce que j'ai pour être à sa place.

AGATHE.

Madame n'y pense pas. Qu'elle considere que la Comtesse ne sera jamais riche comme elle; & qui sait si Madame ne deviendra pas Comtesse? Madame est beaucoup plus jeune que Monsieur, & s'il arrivoit de certaines choses....

Madame DURVAL.

Je ne souhaite pas qu'elles arrivent, ma pauvre Agathe, je ne le souhaite pas; &, grace au ciel, mon mari est d'une santé...

AGATHE.

Il me semble, à moi, qu'elle se dérange beaucoup.

Madame DURVAL.

Trouves-tu, ma chere enfant?

AGATHE.

Mais oui, beaucoup.

Madame DURVAL.

Tu m'allarmes... en vérité... tu m'allarmes... A propos, Agathe, il y a long-tems que je ne t'ai rien donné, prends la robe que j'avois hier.

AGATHE.

Bien des graces à Madame: mais voici Monsieur; voyez comme il a le visage enflammé!

Madame DURVAL.

Il paroît en colere : mais je me ſens d'une humeur... Tu vas voir.

SCENE XXI.

Madame DURVAL, M. DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

MADAME, vous inſtruiſez fort bien votre fille, vous lui donnez de jolis conſeils !

Madame DURVAL.

Je lui donne, Monſieur, ceux que je voudrois qu'on m'eût donnés, lorſqu'il étoit queſtion de me marier; je tâche de lui épargner un repentir.

M. DURVAL.

Oh! Madame, le repentir eſt de l'eſſence des mariages. Le meilleur eſt celui où l'on ſe repent le moins : mais ce n'eſt pas le nôtre, vous y mettez bon ordre.

Madame DURVAL.

En effet, j'ai grand tort de vouloir que ma fille, avec le bien qu'elle aura, n'épouſe pas un Monſieur Dutour, un petit homme tout bouffi de la

morgue financiere, qui n'eſtime & qui n'aime que l'argent !

M. DURVAL.

Eh ! que Diable voulez-vous donc qu'on aime ?

Madame DURVAL.

Madame Dutour ! le beau nom ! oh ! je vous réponds que, ſi j'avois eu la dixième partie du bien qu'aura ma fille, je n'aurois jamais été Madame Durval.

M. DURVAL.

Madame !

Madame DURVAL.

Ce mariage-là n'eſt pas fait ; & puis le Docteur m'a dit des choſes de Monſieur Dutour !

M. DURVAL.

Quoi ? Que vous a-t-il dit ?

Madame DURVAL.

Oh ! des choſes... je ne puis pas bien vous dire ce que c'étoit, il ne le ſavoit pas trop lui-même... mais...

M. DURVAL.

Voilà qui eſt clair, Madame, & puis c'eſt une grande autorité que votre Docteur. *Ah, ah, ah :* (*Il le contrefait.*) ſi j'avois voulu l'écouter....

Madame DURVAL.

Ce qu'il y a de très-clair, Monſieur, c'eſt que, quand ce ne ſeroit que pour rabbattre les grands

airs de ma sœur la Comtesse, je veux que ma fille....

M. DURVAL.

Eh! moquez-vous de ces airs, Madame : vous êtes en état d'acheter trente comtés comme le sien.

Madame DURVAL.

En serois-je plus grande dame? Elle va à la Cour, elle sera de toutes les fêtes.

M. DURVAL.

Et, pour y paroître d'une façon à peine convenable, il faudra qu'elle se prive du nécessaire. Sçavez-vous ce que vous désirez, Madame? l'indigence & la servitude; mais extravaguez si vous voulez, perdez-vous dans des desirs insensés, enviez ceux qui vous envient; moi qui sçais qu'on est tout quand on est riche, je n'envie personne.

Madame DURVAL.

Tout cela est bel & bon, Monsieur : mais, si ma fille n'épouse le Marquis, ma résolution est prise, je me sépare de vous.

M. DURVAL, *ironiquement.*

Mais, vraiment! Madame, voilà une menace terrible!

SCENE XXII.

M. DURVAL, Madame DURVAL, Mlle DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

AH! vous voilà, Mademoiſelle! avez-vous fait vos réflexions? êtes-vous, enfin, diſpoſée à m'obéir?

Mademoiſelle DURVAL, *tombant aux pieds de ſon pere.*

Mon pere, vous aimez votre fille, vous ne voulez pas ſon malheur, vous ne pouvez pas le vouloir; & vous le feriez infailliblement en me donnant un époux que je ne pourrois aimer.

M. DURVAL.

Vous êtes un enfant. Que parlez-vous d'aimer! Demandez à Madame ſi c'eſt pour cela qu'on ſe marie? Levez-vous.

Mademoiſelle DURVAL.

Mon pere!

M. DURVAL.

Levez-vous, vous dis-je, & finiſſez une ſcene... Mais que veut mon frere avec cet air empreſſé?

SCENE XXIII.

Les Acteurs précédens, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

EH bien! mon frere, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs?

M. DURVAL.

Que voulez-vous dire avec vos Almanachs?

M. DE SURMON.

Attendrez-vous encore, pour y croire, que j'aie fait une fortune comme la vôtre? J'avois pourtant raiſon, & M. Dutour...

M. DURVAL.

Eh bien? M. Dutour...

M. DE SURMON.

Quoi! ignorez-vous ſon aventure?

M. DURVAL.

Quelque hiſtoire ridicule, ſans doute?

Madame DURVAL.

Il faut ſavoir ce que c'eſt.

M. DE SURMON.

Rien qu'une bagatelle : c'eſt que M. Dutour

depuis trois mois eſt marié en ſecret avec Mademoiſelle Lucile.

Madame DURVAL.

Marié !

Mademoiſelle DURVAL.

Plût au Ciel !

M. DURVAL.

Plaiſantez-vous, mon frere ?

M. DE SURMON.

Point du tout : les parens de la Demoiſelle l'ont ſurpris avec elle hier au ſoir ; &, comme on lui a propoſé une façon de ſortir qui n'étoit point de ſon goût, il a déclaré le mariage.

Madame DURVAL.

Ce ſera là ce qu'on avoit dit au Docteur.

M. DURVAL.

Mon frere, pouvez-vous donner dans un pareil conte ? M. Dutour qui doit épouſer ma fille, & à qui je cède, pour cela, ma place...

M. DE SURMON.

Ajoûtez que, pour en obtenir l'agrément, vous lui avez prêté le plus honnêtement du monde les cent mille francs qu'il a fallu donner : auſſi dit-on que, ſans la circonſtance qui l'y a forcé, ſon deſſein étoit de ne découvrir ſon mariage, qu'après s'être bien mis en poſſeſſion de votre place.

M. DURVAL.

Et moi, je n'en crois rien : on aime à répandre de mauvais bruits sur les gens riches. Le public, qui leur porte envie, est disposé à tout croire sur leur compte. M'emprunter mon argent pour se faire donner ma place, cela suppose plus de projet & plus d'esprit que je n'en connois à M. Dutour.

M. DE SURMON.

Appellez-vous cela de l'esprit, mon frere ?

M. DURVAL.

Pourquoi, d'ailleurs, auroit-il épousé Lucile qu'on sçait d'humeur à ne pas désespérer les gens !

M. DE SURMON.

Pourquoi, mon frere ? parce que, quoi que vous en pensiez, les sots ne se contentent pas de dire des sottises, & que très-souvent ils en font.

SCENE XXIV ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voici mon fils qui revient de Verſailles, Monſieur, & qui m'apprend des choſes...

M. DURVAL.

L'aventure de M. Dutour?

M. DE SURMON.

Mon frere ne la veut pas croire.

LE MARQUIS.

Elle eſt pourtant très-publique, Monſieur : on n'en ſauroit douter, & le Miniſtre en eſt inſtruit.

M. DURVAL.

Je demeure pétrifié.

LE MARQUIS.

Je l'ai trouvé indigné du procédé de Monſieur Dutour ; & voici une lettre de ſa propre main, où vous verrez que, ſans égard à la promeſſe ſurpriſe par M. Dutour, on vous rend la place dont vous vous étiez démis en ſa faveur.

M. DURVAL.

Ah! Monſieur.... (*A la Marquiſe.*) Madame, vous permettez....

(*Il lit la Lettre tout bas.*)

LE MARQUIS.

Je sais que le Ministre vous marque en même temps tout l'intérêt qu'il prend à moi, & le desir qu'il auroit de vous voir consentir à mon bonheur; mais je vous déclare que je ne veux point me prévaloir de sa recommandation, que vous pouvez librement disposer de Mademoiselle Durval, que votre place vous est rendue sans condition, & qu'elle vous sera conservée dans tous les cas.

M. DURVAL.

Hum, Hum! (*Il a l'air de rêver en regardant la lettre.*)

Madame DURVAL.

A quoi pensez-vous donc, Monsieur Durval?

M. DE SURMON, *s'approchant.*

Mon frere, vous voyez le procédé de M. le Marquis, & je ne doute pas que, dans cette occasion, vous ne fassiez ce que l'honneur exige... & votre intérêt. (*Il lui dit ce dernier mot à l'oreille.*)

Mademoiselle DURVAL.

Je tremble.

LE MARQUIS, *à M. Durval,*

Monsieur, je devine, à-peu-près, ce qui se passe en vous; mais, encore une fois, agissez librement & sans crainte: je vous engage ma parole, que, quelque parti que vous preniez....

M. DURVAL.

Monsieur, il est pris: je vous avoue que mon

deſſein n'étoit pas de donner ma fille à un homme de qualité : les exemples me faiſoient peur, votre procédé généreux me raſſure. Il faut m'en rendre digne, & mériter les bontés du Miniſtre... (*A Julie.*) Avancez, Mademoiſelle, je vous ordonne de regarder déſormais M. le Marquis comme celui qui doit être votre époux.

Mademoiſelle DURVAL.

Ah ! mon pere !

LE MARQUIS.

Belle Julie... (*A M. Durval.*) Quel que ſoit le motif qui vous détermine, Monſieur, je n'aurai pas le courage de pouſſer la généroſité plus loin. J'accepte avec tranſport la grace que vous voulez bien me faire ; mais ſoyez ſûr que vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir, & que vous trouverez en moi tous les ſentimens que peut attendre un pere du fils le plus tendre & le plus reſpectueux.

M. DE SURMON.

Mon frere, vous voyez que j'avois raiſon de vous dire qu'on n'en vaut pas toujours mieux pour être un ſot. Croyez-moi, pour être honnête, il faut être éclairé ; quoique, pour être éclairé, on ne ſoit pas toujours honnête.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, & approuvé ce Manuſcrit. A Paris, ce 13 Décembre 1771.

LE TOURNEUR.

Le Privilége & l'Enregiſtrement ſe trouvent à la fin de Béverley, Tragédie.

Pièces du même Auteur qui ſe débitent chez la Veuve Ducheſne.

AMÉNOPHIS, Tragédie.
SPARTACUS, Tragédie.
BLANCHE ET GUISCARD, Comédie.
LES MŒURS, Comédie.
L'ORPHELINE LÉGUÉE, Comédie.
BÉVERLEY, Comédie.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires de LL. AA. SS. Meſſeigneurs le Prince de CONDÉ & le Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1772.

PQ
2066
S4E6
1772
c.1
ROBA

Saurin, Bernard Joseph
Épîtres sur la vieillesse
et sur la vérité

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY